Buchbesprechung = Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **31 (1974)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes-rendus

Michael Ventris and *John Chadwick:* **Documents in Mycenaean Greek.** Second edition by John Chadwick. Cambridge University Press 1973. XXXV, 622 p. £12.50.

Docs pour les initiés, le livre de Ventris et Chadwick, véritable charte des mycénologues, méritait d'être réimprimé. L'usage qui en fut fait, et qu'on en fait encore, constitue le plus bel éloge qu'il soit possible de lui adresser. Ce qu'on pourrait en dire ici serait donc superflu. John Chadwick a pensé mieux faire encore en ajoutant au texte de 1956 un appendice («Additional Commentary», pp. 385–524) et en complétant le glossaire (transformé), les index et la bibliographie; on trouvera egalement vingt-cinq textes qui ne figuraient pas dans la première édition. Objectif: offrir au lecteur une introduction à la recherche en mettant au point l'essentiel de ce qui a paru depuis vingt ans (pp. XIII–XIV). Certes, la partie nouvelle ne manque pas d'intérêt: les opinions de celui qui fut le collaborateur de Ventris méritent d'être pesées par les spécialistes. Pourtant, on peut se demander souvent s'il s'agit bien de l'instrument de recherche que l'auteur a voulu donner: l'absence fréquente de référence aux études mises en œuvre lui fait justement perdre de son intérêt pour le chercheur (e.g. pour PY Ta 711, p. 497, le lecteur n'est que partiellement renvoyé au dialogue qui oppose Palmer et Lejeune sur le sens de *te-ke*, et Lejeune n'est même pas mentionné); dans le glossaire, il suffira de consulter les rubriques *da-mo-ko-ro*, *o-ka* ou *po-ti-ni-ja-we-jo* pour découvrir qu'on a chaque fois affaire à une prise de position personnelle et non pas exactement à une «introduction to further research». La partie nouvelle et les parties renouvelées intéresseront donc surtout un grand public latéralement informé. C'est beaucoup, et l'on peut être reconnaissant au professeur Chadwick d'avoir obtenu ce résultat. Mais il est une raison pour laquelle cet ouvrage marque un tournant dans le domaine mycénologique: cette réimpression augmentée d'un classique démontre à l'évidence que dans l'état présent, la mycénologie n'a pas tant besoin de nouveaux livres que de nouveaux textes en linéaire B. André Hurst

Claude Sandoz: **Les noms grecs de la forme.** Universität Bern, Institut für Sprachwissenschaft, Arbeitspapier Nr. 6. 1972. 165 S.

Die Untersuchung – eine von Georges Redard angeregte Neuenburger Dissertation – berücksichtigt *ἰδέα*, *εἶδος*, *μορφή*, *σχῆμα* und (in Anbetracht des Sprachgebrauchs der Atomisten) *ῥυθμός*, sowie deren wichtigste Ableitungen und Zusammensetzungen; sie reicht zeitlich bis Aristoteles und stützt sich im Wesentlichen auf die einschlägigen Indices und Spezialwörterbücher. Vergleicht man Arbeitsweise und Ergebnis dieser Untersuchung mit der Art, wie seinerzeit H. H. Schmidt in seiner Synonymik dieselben Begriffe (ohne *ῥυθμός*) zu unterscheiden versuchte, so treten die Vorzüge der Methoden, wie sie die moderne Wortfeldforschung entwickelt hat, eindrücklich zu Tage. Während Schmidt die verschiedenen Ausdrücke als umfassende und weniger umfassende Begriffe einschätzte und dementsprechend lehrte, *εἶδος* sei enger als *ἰδέα*, *μορφή* wiederum enger als *εἶδος* usw., gelangt Sandoz durch sorgfältiges Abklären der jeweiligen Gegensätze und durch die genaue Untersuchung aller mit den betreffenden Wörtern gebildeten Wendungen zu einem Ergebnis, das der Sprachwirklichkeit sicher bedeutend näher kommt. Nach seiner Darstellung ist z. B. *μορφή* nicht einfach enger als *εἶδος* und *ἰδέα*, sondern es bezeichnet eigentlich die Schönheit, den Reiz, der einer Gestalt innewohnt, dann die veränderliche, wechselnde äussere Gestalt – deshalb 'Metamorphose'! –, häufig im Gegensatz zu *ψυχή*, schliesslich die Gestalt schlechthin, vor allem in der Poesie, die das Wort gegenüber den andern Ausdrücken eindeutig bevorzugt. Im Ganzen bietet die Untersuchung auch da, wo ihre Deutungen und Folgerungen nicht voll überzeugen, stets fruchtbare Ansätze und Anregungen. Theodor Knecht

C. D. Ellis and *A. Schachter* (with contributions by *J. G. Griffith*): **Ancient Greek. A Structural Programme.** McGill-Queen's University Press, Montreal/London 1973. 2 vol., 1438 p., 32 ill. £ 7.–.

A l'heure où de tout-puissants programmateurs ont semble-t-il décidé la fin des études classiques au niveau secondaire, on voit paraître un peu partout des méthodes nouvelles pour l'apprentisage du grec et du latin. L'enjeu est double: d'une part tirer un meilleur parti d'un horaire amputé au niveau secondaire, d'autre part rendre possible un apprentissage rationnel des langues classiques à l'université. Parmi ces textes, le livre d'Ellis et Schachter avait conquis une renommée internationale lors de sa première édition; le cours et les bandes

enregistrées étaient d'ores et déjà en usage dans plus de quarante universités anglophones, dont Oxford. Nous nous trouvons ici devant une seconde édition: bien des détails ont été remaniés et l'on compte de nombreuses adjonctions, mais l'essentiel demeure. L'élève se trouve placé devant un cours complet, fondé sur les principes de la linguistique structurale, qui l'amène à comprendre la prose classique. Deux textes servent de base: l'Euthyphron de Platon et le Banquet de Xénophon. Chacune des 30 unités du cours comporte: 1) un fragment du texte de base (à mémoriser); 2) des exercices d'imitation (un même type de transformation grammaticale se reproduit une douzaine de fois); 3) des exercices de reconnaissance de formes (il s'agit d'opérer sur une phrase une transformation attestant qu'on l'a comprise, exemple simple: si l'enregistrement comporte *φεύγω*, dire *ἐγὼ φεύγω* si c'est *διατρίβομεν*, dire *ἡμεῖς διατρίβομεν* etc. [p. 54]); 4) des exercices de production de formes, ex.: étant donné l'alternance *τί λέγετε;* ~ *οὐ νοεῖς ὅ τι λέγομεν;* produire, à partir de *τί διώκετε;* la phrase *οὐ νοεῖς ὅ τι διώκομεν;* etc. (p. 46); 5) une partie grammaticale, des lectures supplémentaires, ainsi que thème et vocabulaire. En outre, l'ouvrage comporte une section de référence grammaticale et lexicale, une bibliographie, quelques inscriptions dialectales expliquées. Il est illustré habilement par J. Fossey. Signalons qu'une adaptation française est en cours sous la direction de B. Moreux. On pourra reprocher aux exercices de laboratoire de mettre en œuvre des mécanismes; il est clair que ces mécanismes ne sauraient donner à coup sûr du Lysias, mais le but n'est pas là, – des gammes ne donnent pas davantage du Mozart. Lors d'un stage à l'Université McGill, le signataire de ces lignes a pu constater la qualité d'une formation acquise ainsi par les étudiants: à cela surtout, on peut juger que dix ans d'efforts n'ont pas été investis vainement dans le «McGill Greek Project».

André Hurst

Regula Schweizer-Keller: **Vom Umgang des Aischylos mit der Sprache.** Interpretationen zu seinen Namensdeutungen. Diss. Zürich 1972. 86 S. Fr. 12.–.

Nach einer Anregung von E. Risch sind 46 Stellen aus Aeschylus, wo sich entweder ausgeführte Namensdeutungen (Nr. 1–22) oder Anspielungen auf den Sinn eines Namens (Nr. 23–46) finden, sprachlich und inhaltlich sauber und mit schönem Erfolg interpretiert: «Wie sehr Aischylos seine Etymologien für das Ohr, für den Hörer schafft» (16); «So gibt er dem Namen einen Sinn und zugleich den Gestalten, die ihn tragen, eine Geschichte» (51); «Der Namengebung haftet also ein Schicksal an, das der Mensch nicht durchschauen kann» (65). An der Namensdeutung ist herausgestellt, wie Aeschylus mit übernommenem, neugestaltetem, neugeschaffenem Sprachmaterial arbeitet; aber fast jede der angeführten Stellen, die meist mit *ἐπώνυμος*, *ἐτήτυμος* oder einer Form von *καλεῖν* signalisiert sind, zeigt darüber hinaus, dass die Etymologie nur ein Element in seinem Umgang mit der Sprache ist. Eher skizzenhaft bleibt, was über die Funktion der Etymologie im grösseren Zusammenhang von Strophenbau, ganzen Szenen, ganzen Stücken gesagt ist. – Die Beschäftigung mit Aeschylus' Sprache könnte uns dazu führen, unsere prosaischen, rationalistischen, weitgehend noch von der antiken Grammatik und Rhetorik bestimmten Stilbegriffe von der besonderen Sache, von der Dichtersprache her zu revidieren, und ein Vergleich mit den anderen beiden Tragikern würde schärfer hervortreten lassen, was an dem «besonderen Verhältnis des Aischylos zur Sprache» allgemein poetisch, was tragisch und was spezifisch aeschyleisch ist.

M. Imhof

Sophocles: Electra, ed. by *J. H. Kells.* Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge University Press 1973. VIII, 255 S. £ 2.20.

Text und Apparat dieser Leseausgabe für Studenten sind mit leichten Änderungen meist zugunsten der Überlieferung oder früherer Konjekturen aus der Oxford-Ausgabe von Pearson übernommen; die metrischen Schemata im Anhang folgen A. M. Dale, einen knappen Überblick über die Textgeschichte hat Miss P. E. Easterling beigegeben. – Die Einleitung gibt neben Hinweisen auf Literatur und Stil die Hauptgedanken für die Interpretation v.a. nach Sheppard und Kirkwood: Ein Rachestück, in dem sich der Dichter in dauernder Verwendung von sprachlicher und dramatischer Ironie von seiner Heldin distanziert, andererseits auch dem Opfer Klytämestra tragische Züge verleiht (S. 7 und Komm. zu Vers 766–771 – übrigens auch formal die Mitte des Stücks). – Wenn der traditionelle Zuschnitt dieser Partien zunächst enttäuschen mochte, so entschädigt dafür voll der selbständige Kommentar, welcher auf 150 kleinen Seiten (79–231) eine Fülle von Materialien und Anregungen bietet, von feinen Bemerkungen zum Stil über kohärente, wenn auch manchmal etwas zu sehr psychologisierende Charakterisierung der Personen aus ihrer Sprache bis zur Behandlung von Einzelstellen oder ganzen Partien (z. B. 1087–1091 in App. 2 S. 240), welche im Text und in der Deutung förderlich oder evident richtig ist.

M. Imhof

Studies in Fifth-Century Thought and Literature, ed. by *A. Parry.* Yale Classical Studies 22. Cambridge University Press 1972. XI, 270 S. £ 4.80.

Die 13 Aufsätze zur Geistes- und Literaturgeschichte Athens in der zweiten Hälfte des 5. Jh., noch von Adam Parry redigiert, bevor er am 4. Juni 1971 in Colmar zusammen mit seiner Frau einem Autounfall zum Opfer fiel, sind dem Andenken an H. Mortimer Hubbell (1881–1971) gewidmet. Im Band nach ihrem Charakter angeordnet (Gedankengeschichte, Textinterpretation, Textkritik), sollen sie hier nach Themen und antiken Autoren aufgeführt werden.

Vier Aufsätze gelten Gedanken der Sophistik und Sokratik im Drama und bei Plato: Die Lehre von der Seele und dem Selbst, Anfänge eines 'Selbstbewusstseins' beim Sokrates der aristophanischen Wolken und der platonischen Apologie (E. A. Havelock, 1–18); Identifikation von Sein und Schein, der Relativismus des Protagoras als charakteristische Entwicklungsstufe sophistischen Denkens in der Apologie (A. Th. Cole, 19–45); Spuren eines kosmischen Modells als Zeugnis für technischen Empirismus, Gegenstück zur vielberufenen rein theoretischen Spekulation, im erwähnten Aristophanes-Stück (R. S. Brumbaugh, 215–221); endlich Phaedras Rede (Eur. Hipp. 373–390) nicht als Selbst- und Schuldbekenntnis, sondern als Reflex einer nicht-sokratischen Hedoné-Konzeption (D. Claus, 223–238). Eng schliessen da zwei Aufsätze zu Thukydides an: Seine Auffassung von Geschichte und Zivilisation als Aufstieg und Selbstzerstörung der Macht anhand von Leitbegriffen aus der 'Archäologie' 1, 1–23 (A. Parry, 47–61); Gestalten wie Nikias und Alkibiades in ihren Reden auch stilistisch charakterisiert (D. P. Tompkins, 181–214). Der letzte Aufsatz ist interessant auch durch den Versuch, in Anlehnung an neuere linguistische Methoden über die konventionelle Stilistik hinauszukommen, die ja solche stilistische Charakterisierung gerade geleugnet hatte.

In sechs Beiträgen finden sich Interpretationen verschiedenster Observanz zur Tragödie: Kritische Sichtung mythen- und religionsgeschichtlicher Grundbegriffe (Aetiology, Ritual, Charter), die auch in der Tragödiendeutung gebraucht werden (G. S. Kirk, 83–102); Pentheus in Eur. Bakch. als ein äusserst ergiebiger Fall für psychoanalytische Ausdeutung (W. Sale, 63–82); die Selbständigkeit der Chorlieder im selben Stück als besondere Art der Integration in das Ganze, welches auf den Leitgedanken «birth of legal justice in Greece» hin gedeutet wird (Marilyn Arthur, 145–179). In der doppelten Bestattung der sophokleischen Antigone zeigt sich das Wirken der Götter (M. McCall, 103–117); der Prolog der aulischen Iphigenie des Euripides ist gegen alte und scheinbar autoritätsfeste Argumente im Grossen in der überlieferten Form – Trimeterpartie zwischen Anapästen – zu halten (B. M. W. Knox, 239–261); Textkritisches zu Soph. Trach. steht am Schluss (H. Lloyd-Jones, 263–270). Derselbe Forscher gibt nach der Publikation des Papyrus Bodmer, mit Übersetzung und reicher Bibliographie, einen Überblick über die Handlung von Menanders Samia, die als einziges Werk weit ausserhalb des angegebenen zeitlichen Rahmens liegt (119–144). M. Imhof

Julian: Briefe. Griechisch-deutsch ed. *Bertold K. Weis.* Tusculum-Bücherei. Heimeran, München 1973. 366 S. DM 25.–.

Neben der unübertroffenen griechisch-französischen Ausgabe von J. Bidez (Paris 1924, ²1960) hat eine vollständige deutsche Übersetzung der Briefe Kaiser Julians bis vor kurzem gefehlt, und bei der im Artemis Verlag (Zürich 1971) erschienenen vermisst zumindest der Philologe den griechischen Text. So ist es sehr erfreulich, dass W. diesen nun zusammen mit einer sorgfältigen Übersetzung vorlegt. Im Anhang folgen ein knapper Lebenslauf, textkritische und sachliche Anmerkungen, Literaturhinweise, ein erklärendes Namenregister und eine Konkordanz der verschiedenen Ausgaben. Zu bedauern ist drucktechnisch (das geht an den Verlag), dass man sich jeweils einen Brief mit Textkritik und den zum Verständnis unerlässlichen Einleitungen und Anmerkungen an drei Orten im Buch zusammensuchen muss! Die Anordnung der Briefe nach Empfängerkreisen, der W. folgt, obwohl, wie er selbst sagt, «dieses Prinzip ebensowenig voll zu befriedigen vermag, wie das häufig versagende chronologische», ergibt mehr ein Kaleidoskop als ein geschlossenes Bild Julians, um so mehr als das Adressatenprinzip zwischendrin doch zugunsten des chronologischen durchbrochen wird, so dass z. B. zwei sogar thematisch zusammenhängende Briefe an denselben Empfänger (Eustathios 7 und 9) durch einen andern getrennt werden. Als Massstab seiner eigenen Textgestaltung bezeichnet W. die Ausgabe von Bidez-Cumont (Paris 1922), der er auch weitgehend folgt. (In Nr. 17 an Priskos fehlt 425 D der Hinweis auf eine entscheidende Verbesserung B. A. van Groningens, eines der besten Juliankenner seit Bidez: *Ἀριστοτέλους* statt *Ἀντωνίου*, vgl. Vigiliae Christ. 14 [1960] 48f.) Die besondere Stärke der Ausgabe liegt in der reichen Fülle von ausgezeichneten historischen, antiquarischen, kultur- und kunsthistorischen Erläuterungen und Parallelstellen: hier führt Weis über Bidez hinaus und dankt man ihm mit uneingeschränktem Lob. Lisette Goessler

Gregor von Nazianz: Gegen die Putzsucht der Frauen. Verbesserter griechischer Text mit Übersetzung, motivgeschichtlichem Überblick und Kommentar von *Andreas Knecht.* Winter, Heidelberg 1972. 147 S. DM 40.–.

Ursprünglich eine von B. Wyss angeregte und betreute Basler Dissertation. Ihr Gewinn ist beträchtlich: Für den Text des elegischen Gedichts (bisher PG 37, 884, 1–908, 334) wurde eine breitere (wenn auch eingestandenermassen noch nicht vollständige) handschriftliche Grundlage geschaffen, was allein schon eine Vielzahl von Emendationen erbringen musste; wo unbedingt nötig, haben K. und Wyss mit plausiblen Konjekturen eingegriffen (schön *νώσατο* von Wyss in 66; ich dachte an *συνοίκῳ* statt *σύνοικον* in 101 – «aber sollen wir Gregors Verse verbessern?» [S. 91]). Der «motivgeschichtliche Überblick» verfolgt das 'Putzthema' von der «ältesten Putzszene der griechischen Literatur» (der *Διὸς ἀπάτη Ξ* 159ff.; Erwähnung verdiente wohl auch *σ* 169ff.) über die früheste Dichtung, Sophistik, Philosophie des 4. Jahrhunderts (S. 43.45 zu lesen [Plat.] Gorg. 464d, nicht 463b), Komödie bis hinab auf späte erotische und popularphilosophische Schriften, wobei treffend seine verschiedenen Aspekte und Beleuchtungen (Natur–Kunst; Wahrheit–Lüge usw.) herausgestellt werden. Hier hätte man sich vielleicht doch ein paar Worte generell zur Übernahme des Topos durch die Christen gewünscht. Am meisten freilich ist aus dem Kommentar zu lernen. In ihm verdeutlicht K. mittels sorgfältiger, durch eine Fülle von Belegen gestützter Interpretation den gedanklichen Hintergrund von Gregors Ausführungen; er zeigt, woher die einzelnen Motive stammen, wie sie abgewandelt sind, vor allem aber, bei welchen Vorläufern der christliche Dichter sich das sprachliche Material geholt hat (spielt bei den *γράμματ' ἐπὶ ψαμάθων* 54 wohl auch Matth. 7, 26 *οἰκοδομεῖν ... ἐπὶ τὴν ἄμμον* herein? Übrigens: hätten einige zusätzliche prosodische Erläuterungen, etwa zu *ἄσεμνος – σεμνότης* in 323f., den Rahmen gesprengt?). Lob gebührt schliesslich der flüssigen, gut lesbaren Übersetzung, die keinen Zweifel daran lässt, wie K. den Text aufgefasst wissen will. Alles in allem: ein schöner und wichtiger Beitrag zum Verständnis der griechisch-christlichen Dichtung.

Chr. Schäublin

Herman De Ley: **Macrobius and Numenius.** A Study of Macrobius, In Somn. I, c. 12. Collection Latomus vol. 125. Bruxelles 1972. 76 S. 150 bFr.

Die Numenios-Fragmente sind bis heute dreimal herausgegeben worden. Die erste Sammlung veranstaltete im Jahre 1875 Fr. Thedinga in einer unter Useners Leitung entstandenen Bonner Diss. «De Numenio philosopho Platonico». Ein zweites Mal druckte E.-A. Leemans Testimonia und Fragmente im Anhang seiner Abhandlung «Studie over den wijsgeer Numenius van Apamea», Académie royale de Belgique, mémoires t. 37, 2 (Bruxelles 1937). Es gelang ihm, Thedingas Sammlung um einige Nummern zu mehren, darunter um ein längeres, freilich namenloses Fragment (test. 47 seiner Sammlung) aus Macrob., In somn. Scip. 1, 11, 10–12, 17. R. Beutler, Gnomon 16 (1940) 113 wollte das Fragment auf 1, 12, 1–3 beschränken, wo es durch Porph. De antro 21–23.28 und Procl. In remp. II p. 128, 26 sqq. gesichert ist, während E. R. Dodds, Entretiens Hardt 5 (1960) 8 es sogar schon bei 1, 10, 8 beginnen lässt. H. De Ley, ein Schüler des verstorbenen Leemans, widmet dem Problem eine ganze Schrift mit dem einleuchtenden Ergebnis, dass das Fragment in den von Leemans vorgeschlagenen Grenzen eine Paraphrase eines Textes von Numenios ist, vermittelt vermutlich durch des Porphyrios verlorenen Comm. in remp. (Thematisch käme auch die Schrift *Περὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν* in Frage, vgl. Beutler, RE 22, 290.) In der neuesten Sammlung der Numenios-Fragmente (Paris 1973) druckte É. des Places, dem die Arbeit von De Ley nicht mehr bekannt geworden ist, als fr. 34 lediglich 1, 12, 1–4 ab.

H.-R. Schwyzer

Zacaria Scolastico: Ammonio. Introduzione, testo critico, traduzione, commentario a cura di *Maria Minniti Colonna.* Napoli 1973. 248 S. (Per ordinazioni, rivolgersi all'autrice, via A. di Massimo 84, 80128 Napoli).

Aeneas Gazaeus und Zacharias Scholasticus sind zwei christliche Autoren des 5. und 6. Jh., die beide die platonische Lehre von der Anfangslosigkeit der Welt bekämpfen, jener in seinem Dialog 'Theophrastos', dieser im Dialog 'Ammonios'. Beide Werke las man in der Ausgabe von J. F. Boissonade, Paris 1835, bis M. E. Colonna (Iodice, Napoli 1958) den 'Theophrastos' und (unter ihrem jetzigen Namen M. Minniti Colonna) Napoli 1973 im Selbstverlag den 'Ammonios' herausgab. Die Ausgabe des 'Ammonios' enthält eine Einleitung über Leben und Wirken von Zacharias und über Gedankengang, Quellen, Stil, Handschriften und Ausgaben des 'Ammonios'. Es folgt der griechische Text, eine italienische Übersetzung, ein Kommentar und willkommene Indices. Der Text beruht auf den beiden Hss. V und A. (Da alle übrigen auf V oder A zurückgehen, ist es müssig, zwischen V bzw. A und den Archetypus zwei verlorene Subarchetypi y bzw. z einzuschieben.) V, etwa im 12. Jh. geschrieben, bisher noch nie herangezogen, wird mit Recht gegenüber A bevorzugt. Leider

erfahren wir nie, welche von den zahlreichen Korrekturen in V von der Hand des Schreibers selbst, welche hingegen aus der Humanistenzeit stammen. Stammen sie durchwegs vom Schreiber, so ist nicht auszuschliessen, dass A auf V zurückgeht, da die 5 unkorrigierten Trennfehler in V (43.556.759.1164.1506) alle derart sind, dass ein byzantinischer Gelehrter sie leicht verbessern konnte. Wir hätten dann einen einzigen Textzeugen, nämlich V.

H.-R. Schwyzer

John O. Lenaghan: **A Commentary on Cicero's Oration De haruspicum responso.** Mouton Studies in Classical Literature 5. Mouton, Den Haag 1969. 213 S. Hfl. 28.–.

Eine ursprüngliche Fassung lag als ungedruckte Diss. (Princeton 1962) den Hgg. der Rede in der Budé-Reihe vor (Cicéron, discours XIII, 2 ed. P. Wuilleumier et A.-M. Tupet, Paris 1966) und wurde von ihnen als Hauptquelle für ihre Einleitung und die knappen erklärenden Anmerkungen benützt. Der Druck der fleissigen Arbeit war um so eher gerechtfertigt, als kein neuerer Kommentar existierte. Historisches und Realien werden zuverlässig erklärt, mit reichlichen ausgeschriebenen Parallelen und gut ausgewählten Hinweisen auf die Sekundärliteratur. Besonderes Gewicht liegt auf dem Nachweis, dass mehrere Aussagen Ciceros nur verständlich sind, wenn die Rede im Mai 56, nicht, wie meist angenommen wird, im September, gehalten wurde. Bemerkungen zur Sprache und zum Stil treten hinter der Sacherklärung zurück, und textkritischen Problemen gegenüber ist L. hilflos. Da er einfach Petersons Text folgt, hätte in den einleitenden Abschnitten der Teil über die Handschriften wegbleiben können. Einige kritische Anmerkungen: In § 17 vermisst man eine Erklärung von *litterate respondissem.* Die Korruptel in § 29 hält L. für unheilbar (die von den modernen Hgg. verschmähte Konjektur Garatonis ist richtig: *sed alter est rex iudicio senatus per nos, ⟨non⟩ pecunia [Brogitarus] per te appellatus, alterum putabo regem, si ...*; nachdem *non* hinter *nos* ausgefallen war, wurde *Brogitarus* ohne Rücksicht auf das Folgende interpoliert). Zu *senium matricidarum* § 39 schreibt L. «the two famous matricides of tragedy are Alcmeon and Orestes, neither of them, however, old»; jedes Wörterbuch hätte ihn auf den übertragenen Gebrauch von *senium* verweisen können (Cic. zitiert das Wort hier wohl aus einer Tragödie). Der schwer verständliche letzte Satz von § 44, die Korruptel in § 62 *factus ... nuntiatur terrae motus horribilis cum quibusdam multis metuendisque rebus* sind stillschweigend übergangen (für *multis* ist vielleicht *maestis* zu schreiben; vgl. Thes. L. L. VIII 49, 31ff.). – Druckfehler halten sich in erträglichen Grenzen.

Josef Delz

Wilhelm Ott: **Materialien zu Metrik und Stilistik 1–5.** Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch VI, Buch I, Buch XII, Catull Carmen 64, Statius Thebais Buch I. Niemeyer, Tübingen 1973. XXI, 190; XVII, 164; XVII, 203; XVII, 96; XVI, 155 S. Lochkarten. DM 38.–; 32.–; 38.–; 24.–; 32.–.

Während man im bürgerlichen Leben mehr und mehr Anlass hat, sich über eine der folgenreichsten Segnungen unseres technischen Zeitalters zu ärgern, kann sich die Philologie an der Hilfe des Computers vorläufig nur freuen. Er schenkte uns aus Amerika die dringend benötigte Livius-Konkordanz, und jetzt hat das Philologische Seminar der Universität Tübingen in Zusammenarbeit mit dem Zentrum für Datenverarbeitung der Universität es unternommen, die lateinische hexametrische Dichtung elektronisch zu verarbeiten. Die geschickte Fragestellung basiert zum Teil auf E. Nordens Beobachtungen in den metrisch-stilistischen Anhängen seines Kommentars zum sechsten Buch der Aeneis. Dieses Buch ist daher auch an den Anfang der Reihe gestellt (als Versuchskaninchen lief voraus: W. Ott. Metrische Analysen zur Ars Poetica des Horaz. Göppinger Akad. Beiträge 6 [Kümmerle, Göppingen 1970]. 122 S., 16 Lochkarten. DM 19.–. Verbesserungsvorschläge von Rezensenten konnten in der Reihe berücksichtigt werden).

Die Anlage der einzelnen Hefte ist völlig gleich: Im ersten Teil ist der Text abgedruckt, versehen mit Länge- und Kürzezeichen über den Silben und am rechten Rand von vier Zahlenkolonnen begleitet, welche vier metrische Charakteristika erfassen: Folge der Daktylen und Spondeen, Lage der Wortgrenzen, Lage der den Wortakzent tragenden Silben, Lage der Elisionen. Ein zweiter Teil verwertet diese Zahlen und weiteres von der Maschine geliefertes Material in verschiedenartigen Tabellen und Übersichten. Die Verse mit Elisionen werden nochmals ganz vorgeführt, geordnet nach der Lage der Elision im Vers; die an der Elision beteiligten Wörter sind ausserdem nach vier Gesichtspunkten sortiert. Die Statistiken über die Wortgrenzen werden ergänzt durch die jedem Heft beigegebenen 16 (bzw. bei Büchern mit mehr als 779 Versen 32) Lochkarten; jede Karte entspricht einer der 16 Stellen, an denen Wortende möglich ist, und da jedes Wortende auf der Karte gelocht wird, erhält man durch Übereinanderlegen Auskunft auf die Frage, ob und wo eine bestimmte Kombination vorkommt (durch eine Verbesserung von Heft 4 an, Numerierung der Spalten mit 0–79 statt 1–80, wird das Ablesen erleichtert; auf die Änderung hätte im Vorwort hinge-

wiesen werden müssen). Höchst willkommen sind auch die Angaben über die Kolongrenzen, obwohl hier das Resultat natürlich von der Willkür der Herausgeber – die Wahl der zugrundegelegten Ausgaben befriedigt nicht in jedem Fall – abhängt, wenn die Maschine nur die Interpunktionszeichen ausser dem Komma berücksichtigt; aber dem Benutzer soll ja das Denken nicht abgenommen werden. Dann sind nochmals alle Verse samt den Zahlenreihen abgedruckt, gruppiert nach Versendtypen. Den Schluss bilden ein metrischer Wortindex, nach der Stellung der Wörter im Vers geordnet, und ein alphabetischer Wortindex mit Angabe der Stellung im Vers. Die Hinweise für die Benutzung sind in allen fünf Heften fast identisch (auch ein Druckfehler auf der jeweils ersten Seite dieser Hinweise: Z. 3 v.u. muss es heissen 3 = 011, nicht 3 = 001).

Da wenigstens bei den guten Dichtern die metrische Form ein wesentlicher Bestandteil des Kunstwerks ist, liegt es auf der Hand, dass die gelieferten Materialien nicht nur für Metrikspezialisten und Konjektoren nützlich sind. Mit jedem neu dazukommenden Buch wächst die Möglichkeit zum Vergleichen und damit der Gewinn. Besonders gespannt sind wir auf die Resultate bei Autoren der Spätantike; interessant wäre auch die Erfassung einiger Humanisten. Es ist dringend zu wünschen, dass das Unternehmen die nötige Resonanz findet und zu Ende geführt werden kann. Josef Delz

Ernst A. Schmidt: **Poetische Reflexion. Vergils Bukolik.** Fink, München 1972. 348 S. DM 78.–.

Bei einer ersten Lektüre des aufregenden Buches lösten Ärger und Zustimmung einander mehrmals ab. Aus der Einleitung ('Die grundlegenden Gattungsmerkmale der Bukolik') zu Teil A 'Literaturgeschichtliche Aspekte' seien folgende Sätze herausgegriffen: «... zu klären ist, in welcher Weise literarische Genera eine Realität sind. Dabei ist gerade die Möglichkeit der Parallelisierung der Werkzuweisung an ein bestimmtes Genus durch den Literaturwissenschaftler, im Titel und im Bewusstsein des Autors zu thematisieren und zum systematischen Kern des Genusverständnisses zu machen» (10). «Der Sinn dieses Gattungsverständnisses ist die mit ihm ermöglichte Orientierung der Auffassung der Gattung durch den Literaturwissenschaftler an der Literaturgeschichte und ihren Trägern, dem Dichter und den Lesern des Werks einer Gattung» (13). Als Erlösung wirkt anschliessend die erste allgemeinverständliche Aussage: «Vergil als Bukoliker zu betrachten heisst darum, ihn als Nachfolger Theokrits und als sich mit Theokrit auseinandersetzend zu verstehen». Wozu denn die Gedankenakrobatik? Mag solcher Tiefsinn auch für einen 'Literaturwissenschaftler' auslotbar sein, an einem Satz wie «Allerdings ist von vornherein die Annahme wahrscheinlich, auch Vergilisches an Vergils Eklogen bei seinen Nachfolgern als bukolisch wiederzufinden» (17) verstimmt schon die fehlerhafte Grammatik. Schwindelerregend ist dann in Teil B 'Theorie der vergilischen Bukolik' die Definition der poetischen Reflexion (108–111). Aber die 'Praxis' sieht zum Glück anders aus. Hier, und das betrifft den grösseren Teil des Buches, erweist sich S. als subtiler Kenner seines Stoffes, der in scharfer Auseinandersetzung mit anderen Ansichten aufgrund einer Reihe von glücklichen Beobachtungen Neues zu sagen hat. Dichtung und Dichtertum als das eigentliche Thema der Bukolik – das ist noch nie so konsequent herausgearbeitet worden. Es ergibt sich, dass in Vergils Eklogenbuch fast jede Aussage und jedes Wort vielfach verknüpft ist, nicht nur innerhalb der zehn Gedichte, sondern durch 'Fernverbindungen' auch mit Theokrit und der nachtheokritischen Bukolik (der anonyme *Ἐπιτάφιος Βίωνος* wird interpretiert, 69–71), wozu noch die sichtbaren oder erschliessbaren Beziehungen zu Kallimachos, der epigrammatischen Dichtung, Catull, Lucrez, Gallus kommen. In Teil C 'Missverständnisse der vergilischen Bukolik' führt der Weg zum Verständnis über die Irrtümer der bisherigen Forschung (z. B. Snells Arkadienaufsatz und frühere Fehldeutungen der vierten Ekloge; hervorgehoben sei die Erkenntnis, dass in den Versen 4, 53–59 die Möglichkeit eines neuen Epos zum erstenmal erscheint). Paradigmatisch werden schliesslich in Teil D 'Gestalt der vergilischen Bukolik' die fünfte und die sechste Ekloge eindringend interpretiert. Jede künftige Beschäftigung mit diesen höchst komplexen Gebilden wird von S.s Arbeit ausgehen müssen. Aber auch über komplizierte Dinge sollte der Philologe mit Rücksicht auf seine Leser so einfach als möglich schreiben. Josef Delz

Seneca: Naturales Quaestiones. With an English Translation by *Thomas H. Corcoran.* Band I (Buch 1–3), Band II (Buch 4–7). Loeb Classical Library, London 1971. xxix, 297 S.; 1972. 312 S. Je $ 5.00.

Eine Neuausgabe von Senecas Naturales Quaestiones bedeutet ein besonderes Wagnis: Wohl hat A. Gercke in seiner Edition (Leipzig 1907; 1970²) die grundlegende textkritische Arbeit geleistet, die für alle späteren Ausgaben unentbehrlich geworden ist und die eine neue systematische Durchsicht der Handschriften weitgehend unnötig macht, doch ist der

Text, um dessen Verständnis man offensichtlich schon im Mittelalter heiss gerungen hat, derart fehlerhaft überliefert, dass sich jeder Herausgeber immer wieder neu vor die Aufgabe gestellt sieht, aus der oft völlig divergierenden Überlieferung den ursprünglichen Sinn herauszuschälen, wobei ihm zur Erhellung der dunklen Stellen kaum Parallelen aus einer verwandten Literaturgattung zur Verfügung stehen. Corcoran geht dabei grundsätzlich vom Text von Oltramare (Paris 1929; 1961²) und somit indirekt von Gercke aus, kann aber einige wichtige neuere Erkenntnisse – so die Versuche Alexanders, unter Berücksichtigung des Klauselrhythmus den Text zu verbessern (s. University of California Publications in Classical Philology 13, 241–332) – gewinnbringend mitverarbeiten, so dass auch diese Ausgabe gegenüber den früheren einen wertvollen Fortschritt bedeutet, wenn auch naturgemäss ungezählte Fragen noch ungelöst bleiben müssen. In seinen textkritischen Anmerkungen beschränkt er sich auf das Hervorheben der wichtigsten Lesarten zu den umstrittenen Stellen und ist im übrigen klugerweise recht zurückhaltend mit dem Anführen von Konjekturen. Dass er, um Aussonderungen und Ergänzungen zu kennzeichnen, auf die üblichen Klammernzeichen verzichtet, mag eine Konzession an ein ruhiger wirkendes Schriftbild sein.

In der Anordnung des Werkes hat sich Corcoran an die nun einmal eingebürgerte Reihenfolge der Bücher gehalten, ist aber mit Oltramare der Meinung, dass die «*quantum*-Hälfte» (lib. 1–4a) hinter die «*grandinem*-Hälfte» (lib. 4b–7) zu stellen sei (s. S. xxvi), eine Lösung, die gegenüber der nach thematischen Gesichtspunkten geordneten, recht komplizierten Gliederung von Gercke (3, 4a, 4b, 2, 5, 6, 7, 1) wohl doch den Vorzug verdient.

Bei der Komplexität der Materie wird man besonders dankbar sein für die Interpretation des Textes, die Corcoran in seiner Übersetzung vorlegt, welche durch zahlreiche willkommene Sacherklärungen und Hinweise erhellt ist. A. Stückelberger

Thomas Köves-Zulauf: **Reden und Schweigen.** Römische Religion bei Plinius Major. Studia et Testimonia Antiqua 12. Fink, München 1972. 386 p. DM 78.–.

Sous ce titre mystérieux, l'auteur étudie dans le détail quelques passages de Pline l'Ancien concernant la religion, en particulier N.H. 28, 10–29. Dans le livre consacré aux remèdes tirés de l'homme, Pline montre en effet d'abord l'importance accordée aux formules rituelles et à certains gestes dans des circonstances données. Occasion pour le philologue moderne de replacer la valeur des paroles sacrées dans leur contexte social, de préciser les conceptions de l'auteur, de rendre mieux compte de l'objet de son œuvre, de reprendre le délicat problème des sources, de définir sa *curiositas*, enfin de mieux cerner son apport à l'histoire religieuse. Entreprise considérable, et pourtant s'appuyant volontairement sur quelques textes limités, jugés exemplaires. D'où – malgré les abondantes références à d'autres passages (surtout sur des points de détail), une riche bibliographie, des index fort utiles, prouvant un travail approfondi – une impression gênante de passer de questions très générales, exigeant chacune une vue d'ensemble de l'œuvre et de l'époque, à des exemples restreints, minutieusement interprétés et destinés à convaincre.

Selon l'auteur, la volonté de Pline d'insister sur le rôle anthropocentriste de la nature explique en général les remarques marginales et les excursus qui coupent les développements. Derrière une façade positiviste, il ne peut s'empêcher de croire à la force magique des paroles et des gestes – qualifiés de *muta religio* – sans d'ailleurs expliciter vraiment son point de vue; il ne se rallie, semble-t-il, ni à toutes les superstitions populaires, ni au scepticisme des esprits forts. – Au 28, 11, la distinction, apparentée à la rhétorique, entre prières propitiatoires (*impetritae*), prières apotropaïques (*depulsoriae*) et significations de présages (*commentatio*: leçon des mss. préférée à *commendatio*, correction des éditeurs modernes) introduit selon l'habitude des exemples donnés en vrac, dont la sécheresse dans l'énoncé nous rapproche de rituels authentiques. Cette répartition est à la base des grandes divisions de l'ouvrage moderne.

Livre touffu qui repose avec fruit des problèmes fort complexes et les éclaire parfois d'un jour nouveau. J.-P. Borle

Dieter Flach: **Tacitus in der Tradition der antiken Geschichtsschreibung.** Hypomnemata 39. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1973. 245 S. DM 45.–.

L'auteur replace l'arbre dans la forêt! L'ouvrage comprend une esquisse de l'historiographie antérieure et une analyse de l'œuvre même pour déterminer les parts respectives de la tradition et de l'écrivain. Le travail rejoint l'analyse et le commentaire, au prix de quelque flottement. Tacite suit la tradition hellénistique. Certes, il cherche la vérité, mais il veut aussi plaire. Il choisit une source, l'adopte sans critique délibérée. Face au régime impérial, il montre une résignation réfléchie et sincère, convaincu que la République appartient à un passé révolu. S'il n'a pas écrit le règne de Trajan, cela ne signifie pas le dépit,

mais la volonté de bannir l'histoire contemporaine. Le *sine ira et studio* n'est que lieu commun: l'historien évite les interventions personnelles. Le principat admis comme inéluctable, Tacite apprécie librement les princes. Ses jugements sont conventionnels, sous l'influence de la tradition et de la typologie. Sa conception politique ne diffère pas sensiblement de celle de Pline le Jeune. Pour la première fois, les causes de la décadence de l'éloquence sont exprimées nettement.

Livre difficile, dru fond et forme matérielle, parfois vif et irrévérencieux dans la controverse, mais contribution très utile à l'étude de Tacite. Page 130s., l'a. n'a pas saisi le sens profond du «mime de la vie», Suet. Aug. 99, 1; p. 214 et 236, il avait tout en main pour commenter explicitement et avec succès, Hist. 1, 1, 4 ... *principatum divi Nervae et imperium Traiani* ... Il ne semble pas avoir recouru à H. Bardon, La littérature latine inconnue, ni à S. Mazzarino, Il pensiero storico classico. Jean Béranger

Ilona Opelt: **Hieronymus' Streitschriften.** Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaft N.F. 2. R. 44. Winter, Heidelberg 1973. 219 S. DM 58.–.

Hieronymus sei, darauf will die gelehrte, für ihre Arbeit natürlich bestens gerüstete Vf. hinaus, nicht der giftspritzende Streithahn, als der er gemeinhin gilt; er ziele stets auf die Sache – meistens als Exeget –, nicht auf den Gegner: seine gekonnte, aber in Grenzen gehaltene Polemik diene, sie stehe am Rande, nicht im Zentrum. Zu dieser 'These' wird man in zwei Arbeitsgängen geführt: in detaillierten Inhaltsangaben – Frau O. sagt «Strukturanalysen» – der sieben Streitschriften und in einer nützlichen, kurzen systematischen Beschreibung der polemischen Methode (sie liesse sich freilich aus Briefen und Praefationen ergänzen). Indessen: dass Hieronymus über weite Strecken 'zur Sache' redet, ist doch selbstverständlich; wenn schon, hätte gezeigt werden müssen, dass er in seinem Eifer erst noch gut und überzeugend argumentiert, und das wäre kaum immer ganz leicht gefallen. Welche Mühe es ihm bereitet, den Gegner auch nur anzuhören, hat mittlerweile Voss an den Dialogen nachgewiesen. Von «Objektivität, Zucht, Würde, Fairness» spüre ich wenig in der eigentlichen Polemik: auch sie sollte, wenn man sich denn nicht der «methodischen Unbekümmertheit» von Süss anvertrauen will, kritischer, d. h. auf ihre Berechtigung, geprüft werden (kranken z. B. alle Opponenten in der Tat an so schlechtem Latein, wie uns weisgemacht wird? Oder ist nicht eher Süss zu glauben, der den Vorwurf aus der polemischen Tradition herleitet?). So wird, selbst wer es mit Erasmus hält (*Hieronymus haud alibi dicit melius quam ubi male dicit haereticis aut calumniatoribus*: Motto von Süss' Aufsatz), sein Urteil doch anders begründen, als es das vorliegende Buch versucht – trotz mancher Belehrung im einzelnen. – Beiläufig zwei Kleinigkeiten: In der Altercatio 1 endet die Auseinandersetzung des ersten Tages, *dum audientium circulum lumina iam in plateis accensa solverent.* Nun, eine Strassenbeleuchtung gab es damals anscheinend nur in Antiochien (Amm. Marc. 14, 1, 9; Libanios verschiedentlich: vgl. Seyfarth in der Einführung 13 seiner Ammianus-Ausgabe); also 'spielt' die Altercatio in dieser Stadt, was doch wohl heisst, dass Hieronymus selbst sich bei der Niederschrift dort aufgehalten hat. Das aber stützt zusätzlich die – auch von Frau O. vertretene – Frühdatierung (378/79). C. Ioh. 4 (zit. 66 Anm. 22; 174) ist natürlich zu lesen: *acutior* (nicht *auctior*) *Chrysippo*: vgl. Ep. 61, 3, 1 *acumen ... Chrysippi*; Cic. De or. 1, 50. Chr. Schäublin

Peter Brown: **La vie de saint Augustin.** Traduit de l'anglais par Jeanne-Henri Marrou. Editions du Seuil, Paris 1971. 541 p. 45 F.

L'original anglais – «Augustin of Hippo. A Biography» (Londres 1967) – n'a pas été annoncé dans le Mus. Helv. La traduction française est l'occasion bienvenue de souligner la qualité exceptionnelle d'un ouvrage dans lequel l'histoire d'une vie, d'une pensée et d'une action se détache sur la toile de fond d'une époque tragiquement décisive pour l'Empire et l'Eglise d'Occident. L'historien, le philologue et le théologien trouveront également leur compte à l'étude de ce livre solidement documenté, pénétrant et palpitant de vie, qui se lit avec un intérêt soutenu (la traductrice a réussi, véritable tour de force, à conserver les finesses et la saveur de l'original). L'auteur, déjà connu par ses travaux sur l'histoire de l'Empire finissant, en particulier sur la christianisation de l'Afrique romaine et les luttes entre catholiques et hérétiques, aborde son sujet avec une visible sympathie, mais aussi avec une distance critique qui se révèle surtout dans ses jugements sur l'évêque Augustin, sur le durcissement progressif de sa personnalité aux prises avec le donatisme et le pélagianisme.

L'ouvrage est divisé en trois parties cernées chacune approximativement par les dates cruciales de la vie d'Augustin:

– *354–385:* le milieu historique et familial (Monique), la période de formation (l'"Hortensius', le manichéisme), les amitiés;

– *386–395:* Ambroise et la découverte du néo-platonisme, Cassiciacum, Ostie, le retour en Afrique, les 'Confessions';
– *395–410:* l'évêque, le donatisme, le 'De doctrina christiana';
– *410–420:* le sac de Rome, le 'De ciuitate Dei', Pélage, le pélagianisme et la doctrine de la grâce;
– *420–430:* Julien d'Eclane, la prédestination, la vieillesse et la mort coïncidant avec la fin de l'Afrique romaine.

La Bibliographie (p. 521–536) opère un choix judicieux parmi la production relative à s. Augustin et à son temps. On y décèle d'inévitables lacunes, telle l'absence de la «Geschichte der Autobiographie» de Georg Misch (pour les 'Confessions') et de l'«Introduction à l'étude de saint Augustin» d'Etienne Gilson. Chaque partie est précédée d'un utile 'Tableau chronologique', dû à M. Walsh, qui met en parallèle les événements de l'histoire politique et religieuse avec ceux de la vie et de l'œuvre d'Augustin. Mais pourquoi a-t-on renoncé à reprendre l'Index (p. 453–463 de l'original anglais), pourtant annoncé dans la préface, et où sont groupés de précieux renvois à des éléments dispersés à travers l'ouvrage?

André Labhardt

Helmut Leitner: **Bibliography to the ancient medical authors.** With a preface by Erna Lesky. The Historical Medical Institute of the University of Vienna. Hans Huber, Bern 1973. 61 S. Fr. 26.–.

Diese von Erna Lesky angeregte Bibliographie ist Philologen wie Medizinhistorikern gleichermassen erwünscht und hilfreich. Leitner verzeichnet für über 60 Autoren von Hippokrates bis Paulus von Ägina, die er in alphabetischer Folge aufführt, die erhaltenen oder in Fragmentsammlungen fassbaren biologischen und medizinischen Schriften und nennt für jede die massgebenden Ausgaben des 19. und 20. Jh. (auch Teilausgaben und erst in Vorbereitung begriffene Bände des CMG) sowie die Übersetzungen in neuere Sprachen, vornehmlich Westeuropas. Der damit geschaffene Wegweiser durch die schwer überblickbare Fülle des antiken medizinischen Schrifttums ist im gesamten zuverlässig. Einige Lücken und Versehen sollten in einem wohl bald nötig werdenden Nachtrag oder einer Neuausgabe richtiggestellt werden: Im Alphabet der Autoren vermisst man Akron, Erasistratos und Philistion, ferner die Praxagorasschüler Phylotimos, Pleistonikos und Xenophon von Kos. Anderseits verdient Mustio, der Bearbeiter Sorans, kaum ein eigenes Lemma. Bei Nemesios ist zu korrigieren, dass man für den griechischen Text noch immer auf Matthaei (Halle 1802, Nachdruck Hildesheim 1967 sowie Migne PG 60) greifen muss; Telfer (London 1955) gibt nur die englische Übersetzung; ausserdem wäre die lateinische Übersetzung des Alfanus (ed. C. Burkhard, Teubner 1917) anzuführen. – L. beschränkt sich bewusst auf Ausgaben und Übersetzungen, da hier Vollständigkeit erreichbar ist. Für die Forschungsliteratur wird man daneben die reiche Auswahlbibliographie von Flashar im Sammelband «Antike Medizin» (Wege d. Forschung 221, Darmstadt 1971) heranziehen, für Galen, von dessen Riesenwerk die letzten Jahrzehnte neue Teile aus lateinischer und arabischer Überlieferung gebracht haben, die treffliche Übersicht, die Schubring dem Nachdruck der Kühnschen Ausgabe Bd. 20 (Hildesheim 1965) V–LXII beigegeben hat.

F. Heinimann

Michael Grant: **Klassiker der antiken Geschichtsschreibung.** Beck, München 1973. 414 S. DM 28.–.

Wie der deutsche Titel genauer als der englische der Originalausgabe von 1970, «The Ancient Historians», sagt, will Grant in diesem Buch nicht eine Geschichte der antiken Historiographie geben, sondern die für uns wichtigsten und vor allem ganz oder doch in grossen zusammenhängenden Partien erhaltenen Geschichtsschreiber behandeln. Nach einem Kapitel über Vorstufen im Alten Orient und die Anfänge der griechischen Geschichtsschreibung behandeln die nächsten Kapitel Herodot, Thukydides, Xenophon, Polybios und in einem kurzen Zwischenkapitel «Die tragischen Geschichtsschreiber», nämlich die Historiker des 4. Jh., Alexanders des Grossen und der hellenistischen Zeit. Ein Kapitel «Von Cato Censorius bis Cicero» leitet die römische Historiographie ein, in dem über die Annalistik und die sonstigen nicht erhaltenen älteren Historiker gesprochen wird, worauf dann Caesar, Sallust, Livius, Josephus, Tacitus, Plutarch, Sueton, Eusebius und Ammian folgen. Zu einzelnen weiteren wichtigen Namen stehen kurze Angaben in den Anmerkungen. In den Hauptkapiteln gibt Grant zuerst eine Inhaltsübersicht der besprochenen Werke und spricht dann über Leben und Werk der Historiker, über Absicht und Wesen ihrer Geschichtswerke, ihre Geschichts- und Weltauffassung, ihren Stil, ihren Wert und ihre Bedeutung. Alles ist aus eigener Sicht und gründlicher Durcharbeitung geschrieben und aufgebaut auf einer Fülle von Zitaten aus den Werken selber, die die Darstellung des Verf. belegen und in denen die antiken Autoren unmittelbar zum Leser sprechen. Die Zahl der Anmerkungen mit diesen

Einzelbelegen am Schluss erreicht fast 1200. Auf Nennung moderner Literatur ist demgegenüber ganz verzichtet. Seinen Zweck, auch dem allgemein interessierten Leser eine reich dokumentierte und eindringende Schilderung der grossen antiken Historiker, die immer auch in ihren zeitlichen Zusammenhang gestellt werden, zu geben, erfüllt das Buch bestens. Für den fachlichen Leser von besonderem Wert ist der Epilog «Das Nachleben der antiken Geschichtsschreiber» mit der Darstellung ihrer Nachwirkung in Altertum, Mittelalter und Neuzeit, Angaben über die handschriftliche Überlieferung, die frühen Ausgaben und Drucke und die Übersetzungen in heutige Sprachen. Fortgelassen sind in der deutschen Ausgabe die Tafelabbildungen und Kartenskizzen des Originals und das kurze Literaturverzeichnis, an dessen Stelle eine Zusammenstellung neuerer deutscher Übersetzungen der behandelten Historiker tritt. Ernst Meyer

Norbert Brockmeyer/Ernst Friedrich Schultheiss: **Studienbibliographie Alte Geschichte.** Franz Steiner, Wiesbaden 1973. XII, 148 S. DM 12.–.

Eine Zusammenstellung von Literatur für Proseminare, die «einen Einblick in die Literatur und die Probleme der Alten Geschichte ermöglichen und gleichzeitig einen Überblick über die Hauptgebiete des Faches liefern» soll. Natürlich tut sie das nicht, sondern führt nur 1212 Buchtitel auf, historisch oder systematisch angeordnet, jeweils die Standardwerke, bereichert um neuere Aufsätze, wobei Kriterien der Auswahl nicht zu entdecken sind. Unter den verschiedensten Gesichtspunkten Wichtiges und gänzlich Unwichtiges ist sowohl vorhanden wie nicht vorhanden. Die Auswahl zur «historischen Theorie» ist unzureichend, für Arbeiten politikwissenschaftlichen Themas ist in der Systematik kein Platz, um so mehr für Soziologie und Wirtschaft. Einige strukturgeschichtlich interessante Arbeiten verstecken sich neben solchen zu Völkern und Rassen unter «Ethnologie». Zur römischen Verfassung hätten die Bücher von Lange, Herzog und L. R. Taylors «Roman Voting Assemblies» nicht fehlen dürfen. Christian Meier

Ἀρχαῖες Ἑλληνικὲς Πόλεις. **Ancient Greek cities.** *Ἀθηναϊκὸς τεχνολογικὸς ὅμιλος. Ἀθηναϊκὸ κέντρο οἰκιστικῆς.* Athens Technological Organization. Athens Center of Ekistics, Athens 1971/72.

In Athen ist durch das als Verleger zeichnende Center of Ekistics (ACE) ein gross angelegtes Unternehmen begonnen worden, das sich zum Ziel setzt, in lauter einzelnen Monographien die Siedlungsgeschichte und bauliche Entwicklung der griechischen Städte und Landschaften im Altertum bis in den Beginn der byzantinischen Zeit einheitlich darzustellen. Zur Besprechung liegen mir die 1971/72 erschienenen 17 Hefte vor, vier englisch, die übrigen neugriechisch. Heft 1 eröffnet die Reihe mit einer allgemeinen Übersicht über das Thema von Arnold Toynbee 'An ekistical study of the Hellenic city state', worin Toynbee die Geschichte der griechischen Stadt nach ihren historischen Schicksalen, Entwicklung, Umweltbedingungen, Bevölkerung, Wirtschaft und baulicher Gestaltung mit reichlichem Belegmaterial vor allem nach R. Martin 'L'urbanisme dans la Grèce antique' gibt. In Heft 2 umreisst Doxiadis 'The methods for the study of the ancient Greek settlements' das Programm und das Vorgehen des Unternehmens nach einem einheitlichen Schema und genauem Fragebogen und die bisherige Aufteilung der Gebiete auf die einzelnen Verfasser, wobei betont und begründet wird, dass sich die Einzelbehandlung des Themas im Gegensatz zu Toynbees umfassender Übersicht, der auch die ganze hellenistische Welt und das römische Kaiserreich einbezogen hatte, auf das heutige Griechenland beschränken soll und auch hier nur auf einige als charakteristisch ausgewählte Gebiete, von den 132 000 km² des heutigen Griechenland etwa 30 000 km², also weniger als ein Drittel. Vorgesehen sind die griechischen Kolonien in Makedonien und Thrakien mit den vorgelagerten Inseln, Epirus, Athen und Attika, Megaris und der Nordostpeloponnes, Megalopolis für Arkadien, Thera für die Kykladen und das vor- und frühminoische Kreta. Bei dieser Beschränkung fehlt also vom antiken Griechenland der weitaus grösste Teil, ganz Nord- und Mittelgriechenland mit Euboia, alle Kykladen mit Ausnahme Theras, Arkadien mit Ausnahme von Megalopolis, das ja im Grunde gerade nicht typisch ist, ganz Achaia, Elis, Messenien und Lakonien, die ionischen und kleinasiatischen Inseln und das geschichtliche Kreta. Alle Daten werden in einer einheitlichen Kartothek gesammelt mit einheitlichen Karten und Plänen und Tabellen.

Die Hefte 3ff., die den einzelnen Städten und Landschaften gewidmet sind, stellen für alle Gebiete und Zeitperioden nach einheitlichem Schema die geographischen Gegebenheiten, die Geschichte, Siedlungsgeschichte von der neolithischen (für Epirus paläolithischen) Zeit bis in die Kaiserzeit, Wirtschaft, Gesellschaft, Staatsorganisation und bauliche Entwicklung dar mit Beigabe der entsprechenden Tabellen, Siedlungskarten neolithisch bis römisch, sonstigen Karten und Einzelplänen und mit Nennung der wichtigsten Literatur. Verfasser sind S. Dakaris für Epirus, N. Faraklas und M. Sakellariu für NO-Peloponnes, D. Lazaridis

für die thrakischen Inseln und die griechischen Kolonien in Makedonien-Thrakien und J. Travlos für Athen. Von den vorliegenden Heften behandeln Nr. 3: Korinth (349 S. mit 85 Abb.!), 4: Kassiopaia (englisch), 5: Thasos und Peraia, 6: Abdera und Dikaia, 7: Samothrake und Peraia, 8: Sikyon, 10: Troizen, Kalaureia und Methana, 11: Phleius, 12: Epidauros, 13: Amphipolis und Argolis, 14: Megaris, 15: Thesprotien, 16: Maroneia und Orthagoria und 17: Athen. Etwas aus dem Rahmen fällt Heft 9 von D. Theocharis 'Prehistory of Eastern Macedonia and Thrace'. Wie die Übersicht zeigt, ist trotz des Umfangs von bisher bereits fast 2150 Seiten mit 723 Abbildungen von Griechenland selber nur erst Athen ohne Attika, Megaris und Nordostpeloponnes behandelt. Ernst Meyer

Friedemann Quass: **Nomos und Psephisma.** Untersuchungen zum griechischen Staatsrecht. Zetemata Heft 55. Beck, München 1971. III, 90 S. DM 16.–.

Eine Untersuchung der Terminologie für Volksbeschlüsse bzw. Gesetze, des Verhältnisses von Nomos und Psephisma und der Entwicklung der Gesetzgebungstechnik: Neben vielen anderen Termini, die bei aller Unterschiedlichkeit die Gesetze formal als Volksbeschlüsse bezeichnen, steht Nomos, womit zunächst ein gebräuchliches Verhalten, dann eine, woher auch immer bedingte, Norm gemeint wird und das schliesslich vom Inhaltlichen her zum Terminus für Gesetz wird. Nomos und Psephisma können sich decken. Viele Psephismata können zugleich als Nomoi bezeichnet und aufgefasst werden. Entscheidend ist, dass sie einen «nomosfähigen Inhalt» haben, d. h. allgemein und auf Dauer gemeint sind. Beide Termini haben ausserdem eine spezifische Bedeutung. Die Unterscheidung wird im allgemeinen Bewusstsein der Griechen getroffen. Sie ist primär materieller Natur (wenn ihr auch später, wie in Athen, unterschiedliche Entstehungsverfahren entsprechen können). – Die Arbeit ist interessant, ergebnisreich; äusserst knapp geschrieben. Es fehlt eine Formulierung der Fragestellung, es fehlt auch an Umsicht der Betrachtung sowie an ausreichender historischer Differenzierung. Eine Einbeziehung der politischen Problematik hätte gut getan. Die These hat viel für sich, bedarf aber breiterer Abstützung. Christian Meier

Peter Siewert: **Der Eid von Plataiai.** Vestigia 16. Beck, München 1972. XI, 118 S., 2 Abb. DM 26.–.

Die Frage der Echtheit des bei Lykurg g. Leokrates und bei Diodor überlieferten 'Eides der Griechen' bei Plataiai ist mit dem Auftauchen einer inschriftlichen Fassung aus dem 4. Jh. v. Chr. auf einer Stele in Acharnai im Jahre 1932 neu diskutiert worden, ohne dass eine Einheit in der Beurteilung erreicht wurde. Es gelingt Siewert in dieser Arbeit, einer Münchner Dissertation, zunächst aufgrund sprachlich-stilistischer Interpretation überzeugend nachzuweisen, dass diese inschriftliche Fassung aus Acharnai ein echter Text ist. Der echte Eid war ursprünglich auf dem Schlachtfeld von Plataiai für die bevorstehende Schlacht mit weiteren Verpflichtungen für das Vorgehen unmittelbar nach dem erhofften Siege geschworen worden und ist nach dem Siege zu einer Verpflichtung gemacht worden, die dauernde Gültigkeit haben sollte. In den Einzelformulierungen schliesst sich der Eid vielfach an den archaischen Amphiktioneneid an. Durch Isokrates und nach ihm Ephoros wurde der Text des Eides nach den Anschauungen und dem Sprachgebrauch ihrer Zeit und nach ihren stilistischen Anforderungen umgestaltet im Sinne des panhellenischen Gedankens des gemeinsamen Freiheitskrieges gegen die Perser. Diese literarische Fassung liegt bei Lykurg und Diodor zugrunde. Die sachliche Interpretation der Inschrift in dieser vorzüglichen Arbeit bringt darüber hinaus weitere wichtige Ergebnisse für die Geschichte der Zeit der Perserkriege. Ernst Meyer

Francesco Paolo Rizzo: **La Sicilia e le potenze ellenistiche al tempo delle guerre puniche** (Indagine storico-prosopografica). I: Rapporti con Cos, l'Egitto e l'Etolia. Kokalos Suppl. 3. Ires, Palermo 1973. 130 p. Lit. 3000.

L'étude que F. P. Rizzo vient de consacrer aux rapports entre la Sicile et les puissances hellénistiques au temps des guerres puniques nous permet de préciser le rôle qu'ont joué les habitants de la Sicile dans le monde hellénistique dès l'intervention de Rome dans l'île. L'auteur étudie quarante-et-un textes épigraphiques et papyrologiques et de ces textes, souvent modestes, il est possible de se faire une idée du retentissement qu'a eu la victoire de Rome sur Carthage, surtout sur ceux des Grecs qui espéraient conserver quelque autonomie dans un monde que se disputaient la Macédoine et l'Egypte. Dans ce premier volume, l'enquête de l'auteur s'est limitée à Cos (pp. 7–29), à l'Egypte (pp. 31–57) et à Delphes (pp. 59–97) au moment où Rome cherche à préciser sa ligne politique face aux puissances hellénistiques, avant tout face à la Macédoine. – De bons index épigraphique, papyrologique, littéraire, et surtout prosopographique facilitent la lecture de l'ouvrage qui, comme nous le fait espérer l'auteur, sera complété par une recherche semblable consacrée aux Siciliens et Athènes. Claude Wehrli

Peter Klose: **Die völkerrechtliche Ordnung der hellenistischen Staatenwelt in der Zeit von 280–168 v. Chr.** Ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts. Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte 64. Beck, München 1972. X, 235 S. DM 40.–.

Zweck dieser Arbeit, einer ursprünglichen Frankfurter Dissertation, ist aufzuzeigen, dass es in der Hauptzeit des Hellenismus von 280–168 v. Chr. eine echte anerkannte völkerrechtliche Ordnung der Beziehungen der Staaten untereinander gegeben hat und nicht nur ein tatsächlich vorhandenes mehr oder weniger labiles Nebeneinander, und das ist dem Verf. unter grossem Aufwand von Fleiss und Verarbeitung einer umfangreichen Literatur auch gelungen. Nachdem in den Wirren der Diadochenzeit alle Ideen auf Wiederherstellung des Alexanderreichs zerronnen waren, steht die hellenistische Welt im Zeichen dreier grosser und einer Reihe von mittleren und kleinen Territorialstaaten, die sich alle gegenseitig als existierend anerkennen. So sehr die Zeit auch von Kriegen erfüllt ist, es handelt sich immer nur noch um Verteidigung oder Festigung der eigenen Machtstellung oder begrenzte Territorialgewinne; Pläne, einen anderen Staat ganz einzuverleiben und auszulöschen, gibt es auch in der Vorstellung der Zeit nicht mehr. Es entwickelt sich in dieser Zeit eines allgemeinen kulturellen Kosmopolitismus auch ein System von rechtlichen Regeln der Beziehungen der Staaten untereinander, die, sooft sie auch verletzt wurden, im Prinzip anerkannt blieben. Häufige Form ist die *φιλία*, die auch vertraglich festgelegt werden konnte, Kriege gelten nur als zur eigenen Verteidigung oder von eigenen Rechten als erlaubt und sollten direkt erklärt werden, ungerechtfertigte reine Angriffskriege erscheinen als Rechtsbruch, die Kriegsführung wird auch im ganzen humaner bis zum Rückfall der Zeit um 200 v. Chr. und bezweckt nicht mehr die Vernichtung ganzer Staaten und Bevölkerungen. Es entwickelt sich ein reger internationaler Rechtsverkehr mit engen Verflechtungen, zwischen den Städten oft in der Form der Isopolitie, der schiedsrichterlichen Regelung von Streitigkeiten, des gegenseitigen Rechtsschutzes des Einzelnen. Rom tritt in diese Welt um 200 v. Chr. zuerst noch als Partner mit Verträgen ein, allerdings immer mehr als Übermacht, bis 168 v. Chr. jede völkerrechtliche Ordnung zusammenbricht mit der Zertrümmerung der hellenistischen Staatenwelt durch Rom und der Vernichtung, Auslöschung und Einverleibung ganzer Staaten und der Behandlung der formell noch bleibenden als reiner Untertanen. Das Buch ist, wie der Untertitel besagt, in erster Linie für Völkerrechtler bestimmt, weshalb die einzelnen Staaten auch nach Wesen und Organisation skizziert und auch die Geschichte ihrer tatsächlichen Beziehungen untereinander in den vielen Kriegen und Friedensschlüssen dargestellt wird, was für den Altertumskundler entbehrlich wäre. Für ihn ist die Einzelbehandlung der völkerrechtlichen Verkehrsformen von einigem Wert. Ernst Meyer

Jorgu Stoian: **Etudes Histriennes.** Collection Latomus vol. 123. Brüssel 1972. 176 S. 15 Taf. 400 bFr.

Wiederabdruck in französischer Sprache von verschiedenen Zeitschriftenaufsätzen über Probleme der Geschichte der milesischen Kolonie Istros an der Donaumündung, vor allem neue Inschriften. Bemerkenswert der vierte Aufsatz, der eine Klage von Bauern aus der Zeit des Antoninus Pius über drückende Leistungen für den Staat mit kurzer Antwort des Statthalters in lateinischer Sprache behandelt, und der nächste, der eine Inschrift bespricht, die genauere Nachrichten über die *ὑμνῳδοί* in Istros bringt. Der letzte Aufsatz beschreibt ein grösseres Privathaus aus dem 6. Jh. n. Chr., das der allgemeinen Zerstörung von Istros um 580 n. Chr. mit zum Opfer fiel. In einem Anhang werden die Zeugnisse für das kaiserzeitliche *Κοινὸν τῶν Ἑλλήνων* der griechischen Städte in der Provinz Moesien unter einem *ποντάρχης* zusammengestellt und die Organisation und Geschichte des Koinon, zu dem vorübergehend auch Mesambria hinzutrat, behandelt. Ernst Meyer

Karl Christ: **Römische Geschichte. Einführung, Quellenkunde, Bibliographie.** Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1973. XII, 335 S. DM 37.30 (f. Mitgl. DM 21.80).

Eine Einführung in die Wissenschaft von der römischen Geschichte, deren Ziel es ist, die Literatur, und zwar die «grundlegenden älteren Arbeiten, welche die Forschung massgebend beeinflussten,» sowie «jene neueren Studien, welche in den Stand der gegenwärtigen Diskussion einführen,» nach Sachgebieten geordnet vorzulegen. Den Literaturberichten werden jeweils Überblicke über die Forschungslage und zum Teil auch über die Art, wie der Verf. sich die Dinge vorstellt, vorangeschickt. Besonders betont wird auf die (früher vielleicht etwas über Gebühr vernachlässigten) marxistischen Forschungen eingegangen. Im übrigen sind Gesichtswinkel und Selektionskriterien eher zu konventionell. Aber eben dadurch wird eine solche bibliographisch orientierte Arbeit ihrem Zweck am besten gerecht. Wer sich über die Literatur zur römischen Geschichte rasch relativ eingehend orientieren möchte, ist mit diesem Buch im ganzen gut bedient. Christian Meier

Raymond Chevallier: **Epigraphie et littérature à Rome.** Epigrafia e Antichità No 3. Lega, Faenza 1972. 81 p. in 4°. Lit. 4500.

Rédigé, pour ainsi dire, à la manière d'un essai, le livre offre de nombreux exemples permettant aux non-spécialistes d'évaluer l'importance des inscriptions dans les domaines suivants: histoire événementielle, histoire économique et sociale, histoire des institutions, prosopographie, histoire de l'architecture et de l'art, topographie historique, histoire des religions, linguistique et philologie, critique textuelle, histoire de la littérature (surtout en ce qui concerne la diffusion de la culture littéraire). C'est sur cet aspect de la civilisation ancienne que l'auteur insiste le plus, en abordant le problème capital des rapports entre la littérature populaire et ce qu'on appelle la grande littérature.

Un ouvrage de ce type ne saurait, bien entendu, présenter qu'un choix; on s'attend néanmoins à une selection tenant compte d'une certaine hiérarchie, d'autant plus que le livre paraît s'adresser surtout aux personnes désireuses de s'initier à l'histoire ancienne et à l'épigraphie. Or, le livre de Chevallier n'observe pas toujours ce principe de sélection. Ainsi, dans la liste des inscriptions concernant les écrivains (pp. 14–17), on en trouve celles qui renseignent sur Théophane de Mytilène, Hérode Atticus, Nestor de Laranda (auteurs écrivant en langue grecque, mais représentant la littérature de l'empire romain; c'est ainsi qu'il faut probablement entendre le titre peu précis du livre). On chercherait en vain cependant une mention quelconque des inscriptions en l'honneur de Plutarque (à Delphes) et d'Arrien (à Corinthe et à Athènes) ou bien des données importantes d'une inscription de Césarée en Maurétanie concernant la biographie de Lucien de Samosate (H. G. Pflaum, Mél. Ec. Fr. de Rome, 1959, 256). De toute évidence la priorité aurait dû revenir à ces auteurs et à ces témoignages.

Même dans la bibliographie la plus sélective au sujet du latin vulgaire (p. 22), il aurait fallu signaler d'importantes publications sur l'évolution de la langue latine sur le territoire de la Roumanie actuelle (en Dacie et dans une partie de la Mésie), celle de H. Mihaescu (1960) et celle de S. Stoti (1963). – L'auteur n'arrive pas toujours à distinguer les documents des inscriptions; il lui arrive donc de réclamer pour ces dernières une part trop grande. Ainsi, par exemple, le discours de l'empereur Claude récrit par Tacite (Ann. 11, 23ss.) ne paraît pas du tout constituer un «cas particulièrement intéressant» de citation d'inscription par un écrivain (p. 12). Il est improbable que Tacite ait utilisé la célèbre Table Claudienne de Lyon (comme l'a démontré Ph. Fabia, cette table était le seul exemplaire épigraphique du discours), mais de toute vraisemblance le grand historien avait consulté le texte de ce discours écrit sur papyrus, dans les archives du sénat (*Acta senatus*).

On voit mal quel rapport (p. 28) existe entre une épigramme de Martial (6, 76), rédigée en hommage à Cornelius Fuscus, tombé lors de la défaite de l'an 89, et l'inscription en prose gravée sur l'autel funéraire qui se trouve à côté du trophée de Trajan à Adamklissi. D'ailleurs, l'auteur lui-même est d'avis que ce monument avait été «érigé en mémoire de soldats tombés dans la seule bataille à laquelle Trajan prit part», c'est-à-dire qu'il admet, d'après R. Vulpe, la date 102 pour cette bataille: ainsi il rejette les opinions suivant lesquelles l'autel funéraire d'Adamklissi devait commémorer les Romains tombés dans la défaite de Cornelius Fuscus en 89. De pareilles inexactitudes résultent d'un travail un peut trop hâtif; néanmoins le livre de R. Chevalier constitue un *protreptikos* intéressant aux problèmes d'épigraphie.

Tadeusz Zawadzki

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung (Joseph Vogt gewidmet). Hg. von *Hildegard Temporini.* De Gruyter, Berlin. I: Von den Anfängen Roms bis zum Ausgang der Republik. 1. Band. 1972. XX, 997 S., 3 Taf. DM 180.–. 2. Band. 1972. XI, 1259 S., 16 Taf. DM 260.–. 3. Band. 1973. X, 901 S. DM 170.–.

Es ist eine aussergewöhnliche Gabe, mit der Joseph Vogt zu seinem 75. Geburtstag geehrt wird. In einer Festschrift, die auf gegen ein Dutzend Bände von je um die tausend Seiten geplant ist, werden über 600 Gelehrte verschiedener Richtungen den derzeitigen Stand der Forschung im Bereich der römischen Geschichte und Kultur zur Darstellung bringen, und so soll für das Gebiet, dem Vogt den wesentlichen Teil seiner wissenschaftlichen Tätigkeit gewidmet hat, ein «enzyklopädisches Übersichtswerk» entstehen, das zugleich eine Grundlage für die weitere Arbeit sein kann.

Damit ist ein hohes Ziel gesetzt, und man wird sich gleich fragen, ob es wirklich erreichbar ist. Werden sich so viele meist doch recht individualistische Mitarbeiter dem strengen Regime unterziehen, welches allein das Gelingen eines solchen Werkes gewährleisten kann? Bei der Durchsicht der hier anzuzeigenden ersten drei Bände des ersten Teils, der die Periode der Republik umfasst, bestätigt sich die Skepsis bis zu einem gewissen Grad. Denn da stehen neben echten Forschungsberichten nicht wenige monographische Abhandlungen, in denen

Einzelforschung betrieben wird, und in einem Fall (s. unten) erscheint sogar eine lehrbuchhafte Einführung. Auch sind gewisse Disproportionen in der Verteilung des Stoffes nicht zu verkennen: einiges ist innerhalb des gesetzten Rahmens übervertreten, anderseits sind manche Aspekte gar nicht behandelt. Dennoch besteht kein Zweifel, dass die Bände eine imponierende Sammlung wertvoller Beiträge enthalten, und man wird ohne Übertreibung sagen dürfen, dass keiner, der sich an der Erforschung des antiken Rom und seiner Welt beteiligt, an ihnen vorbeigehen kann. Im folgenden sei ein Überblick über das Ganze versucht, wobei die Auswahl der expliziten Hinweise naturgemäss von subjektiven Gesichtspunkten bestimmt ist.

Der erste Band umfasst die Arbeiten zur politischen Geschichte. Gerade in diesem Teil überschneiden sich mehrfach die Ausführungen einiger Autoren, so dass dann dasselbe Thema von verschiedenen Standpunkten aus beleuchtet wird, was selbstverständlich nützlich und instruktiv ist. Das gilt z. B. für die frührömische Geschichte, für die berühmten Fragen der römischen Aussenpolitik des 3. und 2. Jahrhunderts v. Chr. (beachtenswert die begriffsgeschichtliche Untersuchung von R. Werner über den Terminus Imperialismus und seine Anwendbarkeit auf römische Verhältnisse) sowie für die republikanische Numismatik. Weiterhin wird man orientiert über die politischen und kulturellen Beziehungen der Römer zu den Etruskern, Sabinern, Westgriechen, zu Karthago und den hellenistischen Mächten, zu Mithradates und zu den Juden, und auch die Provinzialgeschichte der republikanischen Zeit ist berücksichtigt (Sizilien, Romanisierung Spaniens). Von den Einzelabhandlungen scheint mir am bedeutendsten, was K.-E. Petzold zur Frage der Authentizität des *foedus Cassianum* darlegt. Zu wenig erfährt man dagegen von der inneren Entwicklung des römischen Staates und der römischen Gesellschaft. Ausführlicher kommen erst Tib. Gracchus und dann Marius und Sulla zur Sprache, während Caesar lediglich auf dem Hintergrund seiner Schriften vorgestellt wird (von J. Collins im ersten, von L. Raditsa im dritten Band); dass Caesar der 'Staatsmann' fehlt, ist eine der empfindlichsten Lücken im ganzen Werk. Grundsätzliche Probleme der prosopographischen Methode erörtern T. R. S. Broughton und B. Twymann. Den Abschluss und den Übergang zum zweiten Teil liefert J. Deininger, indem er den republikanischen Vorstufen der kaiserlichen Herrschertitulatur nachgeht.

Den zweiten Band eröffnen die Aufsätze zur Rechtsgeschichte. Besonders erwähnt seien der Beitrag von W. Kunkel, der versucht, den Umfang und die Bedeutung des magistratischen Imperiums einzuschränken und zu zeigen, dass der Magistrat auch de iure vom Willen des Senats abhängig gewesen sei, sowie die Übersicht über das Völkerrecht der Republik von K.-H. Ziegler. Es folgt die Religionsgeschichte mit einem von R. Schilling verfassten Bericht über neuere einschlägige Arbeiten umfassenderen Charakters und einer Darstellung der Wesenszüge der altrömischen Religion von H. Wagenvoort. Auf die Untersuchungen mit spezielleren Themen sei hier nicht eingegangen. – Die Aufsätze zur Sprachgeschichte gelten durchwegs den altitalischen Sprachen. Eine kommentierte Auswahl altitalischer Texte mit einer reichen Bibliographie hat A. Maniet beigesteuert – eigentlich ein Lehrbuch für Studenten. Hingewiesen sei hier vor allem auf die Ausführungen von H. Rix zur Geschichte des mittelitalischen Namenssystems, dessen Ursprung man nicht, wie es gewöhnlich geschieht, bei den Etruskern suchen dürfe.

Den Rest des zweiten und den ganzen dritten Band nimmt die Literaturgeschichte ein. An der Spitze steht ein Essay von K. Büchner über das Verhältnis der Literatur- zur politischen Geschichte. Bezug zur historischen Forschung haben sodann die Aufsätze von M. Sordi, H. Drexler und E. Koestermann zum Problem der Vorstellungen von Aufstieg und Niedergang in der römischen Literatur, die wichtigen Beiträge von D. Timpe über Fabius Pictor und von E. Meyer über die historische Unzuverlässigkeit der Annalistik sowie die Interpretation der politischen Sentenzen des Publilius Syrus von P. Hamblenne. Im übrigen sind in diesem Teil die echten Forschungsberichte am stärksten vertreten, so dass hier doch ein ziemlich geschlossenes Bild der ganzen republikanischen Periode dargeboten wird. Gut repräsentiert ist vor allem Caesar (hervorzuheben, weil man sie an dieser Stelle nicht erwartet, ist J. Harmands Zusammenstellung der Nachrichten Caesars über die Verhältnisse in Gallien). – Schliesslich sei nicht vergessen, dass in einem dem ersten Band beigegebenen Heft V. Ehrenberg der Persönlichkeit des Jubilars aus der Sicht des langjährigen Freundes eine kurze Würdigung zukommen lässt; ein Schriftenverzeichnis, das bis 1971 reicht, ist von U. Vogt zusammengestellt.

Es ist eine reiche Ernte, die hier eingebracht worden ist. Wird sie auch gebührend verwertet werden können? Wenn man sich überlegt, dass schon die drei Bände zusammen DM 610.– kosten, so werden Private in der Regel nicht in die Lage kommen, das Gesamtwerk zu besitzen. In den öffentlichen Bibliotheken aber wird die Benutzbarkeit gerade wegen des grossen Umfanges der Bände beschränkt sein. In dieser Situation wäre es erwünscht, dass die einzelnen Beiträge auch einzeln gekauft werden könnten, wie dies z. B. bei der

Realencyclopädie der Fall ist. Gerade dem Studenten und dem jüngeren Forscher, der nicht mit der Übersendung von Separatabzügen rechnen kann, wäre damit ein Dienst erwiesen. Es steht zu fürchten, dass sonst die Rank Xerox Inc. das Geschäft macht. Peter Frei

Günther Wolf: **Historische Untersuchungen zu den Gesetzen des C. Gracchus: 'Leges de iudiciis' und 'Leges de sociis'.** Diss. München 1972. XVIII, 154 S. DM 15.–.

W. untersucht die *lex Aquilia repetundarum*, die *lex Sempronia de capite civium Romanorum*, die *lex Sempronia ne quis iudicio circumveniretur* sowie die gracchischen Richter- und Bundesgenossengesetze. Bei den beiden zuletzt genannten Materien löst er die Widersprüche in der Überlieferung dadurch auf, dass er eine Abfolge von mehreren verschiedenen Gesetzen annimmt. Zum Schluss versucht er eine Chronologie der gracchischen Gesetzgebung aufzustellen. Eine besondere Fragestellung oder beachtliche Ergebnisse sind nicht zu nennen. Der Wert des Buches liegt darin, dass W. die Forschungsliteratur sehr eingehend durchgearbeitet hat, sich ausführlich damit auseinandersetzt und dadurch einen guten Überblick über die heutige Forschungssituation vermittelt. Christian Meier

Wilhelm Simshäuser: **Iuridici und Munizipalgerichtsbarkeit in Italien.** Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte 61. Beck, München 1973. 288 S. DM 50.–.

Hadrien avait créé quatre *consulares*, préposés à la juridiction municipale en Italie. Impopulaires, ils disparurent avec Antonin. Marc Aurèle les rétablit sous le nom de *iuridici*. C'est l'histoire de cette institution qu'étudie S. Selon l'ordre d'importance, il faudrait intervertir les termes du titre, car l'auteur consacre les trois quarts de l'ouvrage aux antécédents. Il s'agit, en effet, de l'exercice de la justice en Italie et du grand problème de la centralisation autour de l'autorité romaine prétorienne ou, au contraire, de l'autonomie juridictionnelle des cités maintenue, ce qui amène inévitablement au statut des colonies, municipes, *fora* et *conciliabula*, et à leur différenciation malaisée. L'a. a le mérite de dénoncer les théories systématiques de Mommsen et de H. Rudolph qui défigurent un aspect de Rome. Pour lui, la juridiction municipale ne signifie ni rupture, ni innovation de César, ni centralisation à partir de la Ville par délégation des compétences du préteur. Elle appartient aux magistrats locaux. L'évolution est obscure. Hadrien institua donc les 'consulaires'; après une interruption, Marc Aurèle, les 'juridiques', pour parer à l'insuffisance de la juridiction municipale, au moins dans la procédure extraordinaire (*cognitio extra ordinem*).

S. ne manie pas l'Histoire Auguste avec assez de précaution. L'authenticité des témoignages des 'Spartien', 'Vopiscus', dont l'existence même est niée, est plus que suspecte. Il eût fallu renvoyer à H. G. Pflaum, Antiquitas IV 2 (1964) 104; 10 (1972) 215; J. Schwartz, ibid. IV 2, 151; R. Syme, ibid. 4 (1968) 144. Ajouter, attesté par une inscription de Bracara Augusta (Asturie), CIL II 2415, un *iuridicus*, Triarius Maternus (Lascivius), G. Alföldy, Fasti Hispanienses (1969) 88; H. G. Pflaum, Antiquitas IV 11 (1974) 126s. Bon livre représentant un énorme et minutieux travail, surtout dans la *tabula rasa*, et qui invite à reprendre à la base et en sa compagnie, le problème fondamental de la juridiction en Italie, abstraction faite des théories dominantes désormais ébranlées. Jean Béranger

P. R. C. Weaver: **Familia Caesaris.** A Social Study of the Emperor's Freedmen and Slaves. Cambridge University Press 1972. XII, 330 S. £ 6.–.

In einem ersten Kapitel wird die Nomenklatur (Namen und Status-Angaben) untersucht. Aus deren Eigenarten und Unterschieden ergeben sich wichtige chronologische Kriterien. Das durchschnittliche Alter bei Freilassung und Heirat, der Status von Frauen und Kindern, die Auswirkungen des S. C. Claudianum von 52 auf die *familia Caesaris*, die Stellung der Frauen in dieser sowie, zum Vergleich, die entsprechenden Verhältnisse bei Freigelassenen und Sklaven ausserhalb der *familia Caesaris* bilden den Gegenstand des zweiten Kapitels. Das dritte (The Emperor's Service) widmet sich den verschiedenen Rängen und Stellungen sowie den Aufstiegsmöglichkeiten der Freigelassenen und Sklaven im kaiserlichen Dienst. – Die Arbeit ist streng positivistisch, auf das Thema konzentriert. Mit Fleiss und ausserordentlichem Scharfsinn werden dem reichen, aber spröden Material alle Erkenntnismöglichkeiten abgepresst. Jeweils wird sorgfältig auf die Unterschiede nach Zeit und Rang geachtet. Dabei wird ausgiebig und mit Phantasie von statistischen Methoden Gebrauch gemacht (die man gern im Zusammenhang begründet gesehen hätte). Zahlreiche neue Ergebnisse sind erreicht worden. Worin der über das Thema hinausweisende «Beitrag zur Sozialgeschichte» besteht, bleibt offen. Christian Meier

Le culte des souverains dans l'empire romain. Sept exposés suivis de discussions par *E. Bickerman, Chr. Habicht, J. Beaujeu, F. Millar, G. W. Bowersock, S. Calderone, K. Thraede.* Entretiens sur l'Antiquité classique tome 19. Fondation Hardt, Vandoeuvres-Genève 1973. 332 S. Fr. 42.–.

Der römische Kaiserkult wird in sieben Vorträgen nach seinen geschichtlichen Voraussetzungen, seiner politischen Funktion sowie nach den Problemen besprochen, welche er erst den griechisch-römisch Gebildeten und dann den Christen stellte.

Als Nachfolger der hellenistischen Herrscher erhielten schon römische Statthalter der republikanischen Zeit kultische Verehrung (Habicht), und in panegyrischer Tradition nahmen Dichter Elemente des offiziellen Kaiserkultes vorweg (Thraede). Zu einer einheitlichen Institution des Reiches wurde dieser nicht erhoben, so sehr er als Ausdruck der Loyalität von politischer Bedeutung war. Er blieb vielmehr Sache der Provinzen und einzelnen Städte, wobei sich die Zentralregierung immerhin regelnde Eingriffe vorbehielt. Göttliche Ehrungen für den noch lebenden Herrscher, die in altgriechischen Vorstellungen von Gottmenschentum wurzelten, stiessen im lateinischen Westen auf Widerstand. Dafür entwickelte sich hier das Ritual der *consecratio,* eine sakralrechtliche Beglaubigung dafür, dass der gestorbene Kaiser zu den Göttern aufgefahren sei (Bickerman).

Textstellen Plutarchs, Dions von Prusa und anderer Autoren zeigen, wie die Gebildeten sich die Institution mit Hilfe philosophischer Vorstellungen zugänglich machten (Bowersock). Dass sie dem allgemeinen religiösen Bewusstsein nicht viel sagte, machen die Apologeten deutlich, welche ausser Tertullian nur beiläufig auf den Herrscherkult eingehen (Beaujeu). Bemerkenswert ist, dass dessen Verweigerung als Ursache der Christenverfolgungen weit hinter die der allgemeinen Götterverehrung zurücktritt. Das Gebet für den Herrscher oder der Eid bei seinem Genius wurde in manchen Fällen als genügender Beweis für Staatstreue anerkannt (Millar). Solche Zugeständnisse erschlossen die Möglichkeit, für die Verehrung des Kaisers die dem christlich gewordenen Imperium angemessene Form zu finden. Die sich nun durchsetzende Vorstellung von Gottesgnadentum setzt alte Theoreme der Gottesnähe des Herrschers, seiner Nachahmung eines göttlichen Weltregimentes voraus. Und wie sich seine Apotheose im Sinne des neuen Glaubens verstehen liess, veranschaulichen die Consecrationsmünzen Constantins, auf welchen dem zum Himmel auffahrenden Kaiser eine ausgestreckte Hand entgegenkommt (Calderone). F. Wehrli

James Paton Isaac: **Factors in the Ruin of Antiquity.** A Criticism of Ancient Civilization. The Bryant Press, Toronto 1971, 476 S.

Ouvrage posthume, mais achevé après trente-cinq ans d'élaboration, testament d'un maître et historien, trop tôt disparu. En une énumération dont chaque terme est le sujet d'un chapitre, l'auteur examine les éléments qui ont concouru à l'effondrement du monde antique: guerres étrangères et intestines, invasions des Barbares, système militaire «déromanisant» l'armée, fiscalité tuant le capital, l'initiative économique et industrielle, stagnation des techniques primitives, esclavage, christianisme, changement racial, fixation de l'individu à son état, décadence des arts et de la philosophie, sclérose d'une pensée dédaigneuse des faits objectifs et absorbée dans l'idée et la croyance. Le diagnostic est si sombre que l'a. conclut sagement avec Gibbon qu'il faut s'étonner que l'Empire romain ait duré si longtemps.

L'a. nous paraît sous-estimer l'existence d'une classe laborieuse, exagérer l'action dissolvante du christianisme, ne pas assez tenir compte de la complexité des situations où les contrastes peuvent se juxtaposer (misère et abondance, oisiveté et travail, décomposition et renaissance, immobilisme et mutation). Il est piquant de constater que les insuffisances antiques en production, consommation, techniques, sont jugées facteur de décadence et que le remède moderne, dans l'excès contraire, devient, aux yeux de l'observateur pessimiste, agent de la disparition prochaine de l'humanité.

Regrettons que l'a. ait renoncé, de propos délibéré, à l'appareil scientifique: aucune référence précise aux sources, des citations sans renvoi à l'origine. Le lecteur attentif reste sur l'impression de vulgarisation savante. Cela dit, le livre, bien pensé, bien écrit, quoique pas toujours facile, est vivant, suggestif, enrichissant. Il repose sur une information vaste et discrète qu'un minimum de compléments aurait rendue encore plus profitable.

Jean Béranger

Contributi dell'Istituto di storia antica. A cura di *Marta Sordi.* Vol. I. Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore. Vita e Pensiero, Milano 1972. VI, 219 S. 4 Taf.

Das Heft enthält 14 Aufsätze einer Arbeitsgruppe der Università Cattolica von Mailand, denen allen zu bescheinigen ist, dass es sich um interessante Arbeiten handelt. Der längste Aufsatz ist der erste, von Celestina Milani über das Holz in den mykenischen Texten von

Pylos mit allem, was mit Holz zusammenhängt. Marta Sordi untersucht die Legenden vom Eingreifen der Dioskuren in der Schlacht an der Sagra und am *lacus Regillus*, die ursprünglich nicht zusammengehören und aus verschiedenen Quellen stammen, und bestimmt ihre zeitliche Einordnung, Anfang des 5. Jh. v. Chr. für die erstere, wesentlich später die zweite. Wichtig ist die Feststellung, dass die frühe Einführung eines Kultes (nur!) des Castor in Rom damit zunächst nichts zu tun hat, mit kurzen Bemerkungen über die Rolle der *equites* im frühen Rom. Emma Luppino zeigt, dass die beiden verschiedenen Versionen über die Pelasger in Attika bei den Schriftstellern des 5. Jh. v. Chr., einerseits autochthon und Vorfahren der Athener, andererseits aus Attika vertriebene Barbaren, zur politischen Propaganda der Kreise um Perikles und die Philaiden mit Miltiades und Kimon gegeneinander gehören. Rosanna Vianoli berichtigt das zumeist stark idealisierte Bild des Pydnasiegers Aemilius Paullus durch Hinweis auf die entgegenstehenden sehr harten und brutalen Züge in seinem Verhalten und seiner Kriegführung. Nicola Criniti sucht wahrscheinlich zu machen, dass der Scipio, der nach Strab. V 1, 5 nach Comum 3000 Siedler führte, L. Cornelius Scipio Asiagenus Aemilianus im Jahre 77 v. Chr. war. Die nächsten drei Aufsätze kreisen um Caesar. Alfredo Pallavisini weist darauf hin, dass bei Caesar im Bellum Gallicum neben der üblichen Betonung selbstverständlicher römischer Überlegenheit auch Stellen stehen, die dem Gegner gerecht zu werden versuchen, und insbesondere Vercingetorix zugebilligt wird, dass er gleich hohe Eigenschaften wie ein Römer besass. Giulia Dispersa behandelt ausführlich Caesars Massnahmen in Spanien mit dem Nachweis, dass das an Gades 49 v. Chr. verliehene Bürgerrecht volles römisches Bürgerrecht war, und Giovanna Voi weist auf den Gegensatz hin, dass Anhänger und Gegner Caesars von seiner *clementia* sprechen, während Caesar selber das Wort vermeidet und dafür *lenitas* und *lenis* verwendet. *Clementia* war in erster Linie das Verhalten des Siegers gegenüber dem Besiegten, während Caesar mit seinem allgemein menschlichen *lenitas* solche Assoziationen vermeiden wollte. Valerio Manfredi erläutert die militärischen Operationen vor der Schlacht bei Mutina 43 v. Chr. zum Teil mit dem Hinweis auf die seit dem Altertum veränderten topographischen Verhältnisse wie den veränderten Verlauf des Panaro bei Mutina. Eine Arbeitsgruppe mit mehreren Teilnehmern führt in Form eines Dialogs aus, wie sich an vielen Äusserungen der Dichter der augusteischen Zeit das geistige Zusammenwachsen Italiens zu einer Einheit in dieser Zeit aufzeigen lässt, wie Octavian selber seine Politik auf das ganze Italien statt nur auf Rom stützte. Ein von Rita Toniolo veröffentlichtes Inschriftfragment belegt Duovirn in Vicetia (Vicenza), und Nora Gasparini sucht die Gründe und Hintergründe der Hinrichtung des Theodosius, des Vaters des späteren Kaisers Theodosius I., im Jahre 376 n. Chr. aus den Zeitumständen zu erläutern. Nicola Criniti gelang es, vier in der Neuzeit verschollene Inschriften der Sammlung Moscardi in Verona in der aufgelassenen Abtei Vertemate wiederzufinden, ebenso eine fünfte verschollen gewesene Inschrift von dort, während eine sechste (CIL V 8916 add.) weiter unauffindbar bleibt. Der letzte Aufsatz endlich von Luciana Veneziano klärt den genaueren Verlauf der Via Claudia Augusta im Vintschgau nach mittelalterlichen Notizen und den Spuren im Gelände auf. Ernst Meyer

Actes du Colloque d'histoire sociale 1970. Annales littéraires de l'Université de Besançon, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne vol. 4. Les Belles Lettres, Paris 1972. 124 p.
Actes du Colloque 1971 sur l'esclavage. Idem vol. 6. Paris 1973. 267 p.

Après avoir longtemps laissé à d'autres les recherches de sociologie antique, la France s'y met à son tour: d'où les Colloques qui se succèdent à Besançon.

Malgré son titre général, le 1er de ces deux volumes est déjà consacré en grande partie à l'esclavage. Deux communications importantes: la première, due à Cl. Petit, précise les tendances de l'historiographie soviétique de ces 10, voire 30 dernières années, concernant l'esclavage: depuis 1956, malgré la présence constante de l'idéologie marxiste-léniniste, les travaux des pays de l'Est sont plus rigoureux et fouillés, et s'attachent aux moyens de production en rapport avec la lutte des classes dans la société antique; certaines œuvres existent en traduction allemande. Le second article, d'Y. Garlan, étudie le rôle des esclaves grecs en temps de guerre: souvent valets d'armée, parfois auxiliaires dans la flotte, avec promesse d'affranchissement. Les autres textes, plus brefs, abordent les sujets et souvent d'un point de vue très traditionnel: grandes familles de Cyrène au IVe siècle avant J.-C. d'après les inscriptions; développement de l'esclavage à l'époque hellénistique; Cicéron et les esclaves; *Laeti* et *Gentiles* dans la Gaule du IVe siècle; l'esclavage dans Lysias. Une page précise les objectifs du Centre de recherche: corpus, index, et fiches mécanographiques devant mener à des travaux limités et analytiques sur l'esclavage ou l'affranchissement dans une œuvre, un auteur, ou un corpus épigraphique.

Le volume d'Actes du Colloque 1971, deux fois plus épais que le précédent, offre 11 communications, dont deux brèves en italien, suivies des interventions les plus importantes.

Dans le domaine grec: les noms (propres) des esclaves; l'historiographie grecque de l'esclavage, à propos de la différence des hilotes d'avec les esclaves achetés (cf. Théopompe de Chios in Athénée VI 265 bc), question où les Modernes constatent, comme les Anciens, sans pouvoir élucider vraiment le mystère (P. Vidal-Naquet); esclaves et affranchis chez quatre orateurs attiques mineurs; l'esclavage dans l'Egypte gréco-romaine; *laoi* et esclaves ruraux en Asie Mineure hellénistique; l'esclavage sacré. Pour le monde romain: Cinna e gli schiavi; la tradizione sul bellum servile di Spartaco; les esclaves dans les Verrines; esclaves et affranchis dans la conjuration de Catilina, étude poussée, appuyée par des graphiques et des schémas géographiques, de J. Annequin, mais qui conclut presque par un non-lieu, malgré la menace d'un *bellum servile* brandie par Cicéron; enfin la vie familiale des affranchis vers la fin de la république et la validité de leur union.

Variété, intérêt des directions de recherches – le vocabulaire employé est souvent passé au crible, encore que parfois source d'erreurs, ainsi pour les unions d'affranchis à Rome (G. Fabre dixit, dans le dernier article cité). J.-P. Borle

Erasmus: Opera omnia, Recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata. North-Holland Publishing Company, Amsterdam. Ordinis primi tomus 2, 1971, 726 S.; tomus 3, 1972, 774 S.; tomus 4, 1973, 362 S.

Die grosse kritische und kommentierte Gesamtausgabe des Erasmus, deren erster Band Mus. Helv. 28 (1971) 253f. angezeigt wurde, schreitet erfreulich fort. Erasmus hatte im Plan für die postume Edition seiner Werke der ersten Gruppe jene Schriften zugewiesen, *quae spectant ad institutionem literarum.* Davon liegen jetzt drei weitere Bände vor:

I 2 umfasst 'De pueris instituendis', 'De ratione studii' und 'De conscribendis epistolis', alle drei von J.-C. Margolin herausgegeben, sowie den 'Ciceronianus', die Satire auf den Cicerokult italienischer Humanisten (hrsg. von P. Mesnard). Die ersten beiden Schriften legen die Prinzipien der humanistischen Bildung dar, im wesentlichen Quintilians pädagogischen Grundsätzen folgend, 'De ratione studii' zudem den Lehrplan: Lukian und Aristophanes stehen unter den griechischen Autoren an der Spitze, Terenz unter den Römern. 'De conscribendis epistolis' ist zuhanden des Lehrers verfasst, der seine Schüler im lateinischen Stil unterrichten soll. Vorbilder sind vornehmlich Cicero und Plinius, aber auch Angelo Poliziano. Margolin gibt in jeder Einleitung die Entstehungsgeschichte der Schrift, im Kommentar hebt er mehr die allgemein erasmischen Gedanken hervor als die zum Verständnis erforderlichen konkreten Bezüge und Quellen. So wäre für 'De conscribendis epistolis' die Benützung griechischer Briefsteller zu zeigen: Demetrius' *Τύποι ἐπιστολικοί* liegen 312, 14–313, 16 zugrunde, und für die Lehre von den Beweisen (370, 15–400, 13) ist neben Cic. De inv. und Rhet. Her. vor allem die Rhetorik des damals modernen Georgios Trapezuntios benützt. (Vgl. jetzt auch A. Gerlo in «Classical Influences on European Culture A.D. 500–1500» [Cambridge 1971] 103–114.)

In I 3 sind die 'Colloquia', diese Kabinettstücke erasmischen Witzes, von L.-E. Halkin, F. Bierlaire und R. Hoven in musterhafter Ausgabe vorgelegt. Wie die meisten pädagogischen Schriften verfasste Erasmus die 'Colloquia' ursprünglich, in seiner Pariser Studienzeit (seit 1495), als Unterrichtshilfen für Privatschüler und Freunde, erst viel später wurden sie ohne sein Wissen gedruckt und schliesslich von ihm selbst in mehrmals erweiterten und verbesserten Ausgaben veröffentlicht. Die Herausgeber führen dem Leser diese Entstehungsgeschichte in der Weise vor Augen, dass sie zuerst den nicht autorisierten Text der 'Familiarium colloquiorum formulae', dann Erasmus' überarbeitete Ausgabe von 1519 vorlegen und anschliessend die vom Gesprächsbüchlein zur lukianischen Dialogsammlung gewordenen 'Colloquia' von 1522 sowie aus den folgenden elf Ausgaben (bis 1533) die jeweils neu hinzugekommenen Stücke abdrucken. Der knappe Kommentar gibt das zum Verständnis Unerlässliche, nach dem Grundsatz 'Erasmum ex Erasmo'.

I 4 enthält den für die Aussprache des Griechischen massgebend gewordenen Traktat 'De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione' und die Elementarsyntax 'De constructione octo partium orationis', beide mit grosser Gelehrsamkeit herausgegeben von Maria Cytowska, die im Kommentar eine Fülle von Parallelen aus den antiken Grammatikern beibringt. Ferner die Epitome der 'Elegantiae' Lorenzo Vallas, jener Schrift, der Erasmus seinen lateinischen Wortschatz und Stil verdankt. Schon vor 1490 in Holland verfasst, wurde die Epitome ohne Erasmus' Wissen 1529 gedruckt, wobei das ursprüngliche Synonymenlexikon in ein alphabetisches Verzeichnis umgewandelt wurde. Erasmus behielt diese Form in der eigenen, leicht überarbeiteten Fassung von 1531 bei. C. L. Heesakkers und J. H. Waszink vergleichen in ihrem Kommentar die beiden Fassungen mit Vallas Grundschrift, um Kürzungen und Zutaten zu zeigen. Dass das 'Encomium medicinae' trotz seinem abweichenden Thema in diesen Band aufgenommen wurde, mag damit zusammenhängen, dass es als akademische Rede (1499, für einen Pariser Arzt) verfasst wurde. Wie-

wohl erst 1518 gedruckt, zeigt die Schrift noch nicht den gewandten Stil des spätern Erasmus, enthält auch nur wenige, vielleicht für den Druck beigegebene Griechischzitate. Wie der Herausgeber J. Domański in eingehender Kommentierung nachweist, ist die Enzyklopädie des ältern Plinius die Hauptquelle. F. Heinimann

Ernst Mäder: **Wessen bedarf der Mensch?** Ein Gedenkbuch. Hrsg. von W. R. Corti und G. Schmidlin. Amriswiler Bücherei 1973. 280 S., 1 Taf. Fr. 20.–.

Ernst Mäder (1905–1971) ist, diesen Eindruck hinterlässt das ihm gewidmete Gedenkbuch gerade bei einem jüngeren Kollegen, der ihn nicht mehr kennenlernen durfte, ein Mann von ungewöhnlichem Zuschnitt gewesen. Vorab scheint er – als Lehrer der Alten Sprachen an der Kantonsschule Aarau, kurze Zeit als ihr Rektor, als Präsident des Altphilologenverbands, später des Vereins Schweizerischer Gymnasiallehrer, als Gründer und Leiter verschiedener Griechisch-Zirkel, als Theaterfreund, als Mitbeteiligter an den Vorarbeiten für die Gründung einer Aarauer Hochschule ..., immer wieder aber in der direkten Begegnung – über eine Ausstrahlung verfügt zu haben, wie sie nur wenigen gegeben ist: davon zeugen die paar Beiträge solcher, die ihm nahegetreten sind (sogar das etwas hochgestochene Vorwort). Und ich meine, dass auch in der hier gesammelten schriftlichen Hinterlassenschaft (Vorträge, Reden, Entwürfe, Skizzen; genannt seien: «Platon[?], 7. Brief 342a–344d 'philosophischer Exkurs'»; «Schema einer Geschichte der philosophischen Fragestellung»; «Lebt der französische Humanismus noch?»; «Die abendländische Aufgabe des Lehrers der alten Sprachen»; «Warum liest man in der Schule Dichtung?»; «Oedipus. Das griechische und das christliche Menschenbild»; «Das Gymnasium»; «Lateinische Grammatik»; «Grundsätze zu einem Modell der Universität») noch etwas von dem spürbar wird, was seine ausserordentliche, ja offenbar packende Wirkung ausgemacht oder doch zu einem guten Teil bestimmt haben muss (er selbst, der aus den grossen Griechen und Römern dachte, würde hier freilich sofort an Plat. Phaedr. 274c ff. erinnert haben). Bedeutende antike Texte also, von Heraklit und Parmenides bis Vergil, schliesslich bis Augustin, nehmen die Mitte von Mäders Denken ein; ihnen gilt sein angestrengtestes Bemühen – wichtig ist: stets sein eigenes Bemühen, denn zu eigenem Verstehen will er gelangen, er rettet sich nie in die gelehrte Literatur. Und was er verstanden zu haben glaubt, gilt ihm nicht als überwunden, im Gegenteil, es verleiht erst recht neue Impulse, wird fruchtbar, tritt hinein in weitgespannte 'abendländische' Bezüge (das «Abendland» ist in diesem Buch ein wichtiger, übrigens ein ohne jedes Pathos gebrauchter Begriff) und führt auf die grossen Fragen aller Zeiten, die Mäder als die Fragen der eigenen Zeit bewegen. Ihnen stellt er sich mit Hilfe griechischer und römischer Modelle, nicht am wenigsten der griechischen und der lateinischen Sprache. Dass er solches vermochte, dazu trug wesentlich seine Fähigkeit bei, überall das Entscheidende, Gültige, den zugrundeliegenden *λόγος* zu greifen: darum wohl auch seine Vorliebe, gedankliche Entwicklungen als Schemata niederzulegen. – Man kann Mäder nicht immer folgen, weder im Ansatz noch in den Ergebnissen. Doch eines steht fest: Dass ein rechter Humanist sich nicht auf die reine Bewahrung von 'Kulturgütern' zurückziehen darf, sondern mit den gewichtigen Argumenten, die ihm zur Verfügung stehen, hier und jetzt zur Sache reden muss, hat Mäder exemplarisch vorgelebt – und ebenso, dass ein solcher 'Humanismus' alles andere als tot ist. Chr. Schäublin

Lillian Feder: **Ancient Myth in Modern Poetry.** Princeton University Press 1971. XIV, 432 S. $ 12.50.

Eingeschränkt auf angloamerikanische 'poetry', d. h. Lyrik, sucht die Verfasserin die fortdauernde Lebenskraft ('vitality') des antiken Mythos in der Dichtung des 20. Jahrhunderts aufzuweisen. Sie führt den Leser dreimal durchs Gesamtwerk von William Butler Yeats, Ezra Pound, T. S. Elliot und W. H. Auden unter den Gesichtspunkten 'Myth and the Unconscious', 'Myth and Ritual', 'Myth and History', mit weiteren Ausblicken von Robert Graves bis zu Allen Ginsberg. Vielfältige Bezugnahmen auf Mythisches kommen zur Sprache, nostalgisch und ironisch, zeitkritisch und mythenkritisch, Bildungsfloskeln, Nachbildungen, Neuschöpfungen. Der Mythos-Begriff bleibt trotz einem einleitenden Kapitel über 'The Definition of Myth' schillernd zwischen Erzählung und Symbol, Überlieferung und Spontaneität. Beherrschend ist die psychoanalytische Sicht: Mythos als Ausdruck von 'unconscious drives' im Bereich von Eros, Aggression und Tod. Auf weite Strecken handelt das Buch, notwendigerweise, vor allem vom Einfluss von Freud und Jung, von Frazer und Oswald Spengler aufs englische Geistesleben. Dass antiker Mythos als 'common language' (356) die bewusst vermittelte Bildung, gerade auch die Schulbildung – Homer, Vergil, Ovid – voraussetzt, wird eher entgegen den Intentionen der Verfasserin deutlich, die weder eingehende Interpretation noch genaue Quellenuntersuchung bietet. Es bleibt ein anregender Überblick, durch Index wohl erschlossen. W. Burkert